

Bibliothèque Alsatique et Généalogique
André GANTER 68790 Morschwiller le Bas
Num. entrée : 619 date : 01.09.1984
B I O G R A P H I E S

3019

LE CHANOINE MECHLER

1805-1866

PAR

A. M. P. INGOLD



PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

15, Rue Cassette, 15

1906

13

Centre Départemental de Recherche
sur l'Histoire des Familles

N^o 2 0 3 7

(A8)

Charitable comme saint Vincent
de Paul, doux comme saint François
de Sales, zélé et régulier comme
saint Charles Borromée, brûlant de
l'amour de Dieu comme saint François
Xavier

(Oraison funèbre de M. Mechler.)

AVANT-PROPOS

C'est un bien bel éloge, on en conviendra, que faisait ainsi, du chanoine Mechler, M. l'abbé Sattler dans l'épigraphe qu'on vient de lire. On verra qu'il n'est pas exagéré en parcourant les quelques pages où, plutôt que raconter l'histoire de la vie de M. Mechler, car cette histoire tient en une phrase, j'ai essayé de rappeler ses vertus et de raviver son enseignement d'après les notes de ses instructions et sa correspondance.

Si Monsieur le chanoine Mechler n'a pas d'histoire et si les événements médiocres qui remplirent sa vie, passée toute entière derrière les murs du séminaire de Strasbourg, n'ont rien

qui puisse piquer la curiosité, il y eut au-dessus de cette vie volontairement obscure une âme d'une grande vertu, un esprit ferme et lucide, un cœur singulièrement tendre et délicat sous son aspect austère.

Il y eut aussi une œuvre, celle qui pendant toute son existence, peut-on dire, a occupé uniquement M. Mechler : l'œuvre si importante de l'éducation et de la formation sacerdotale. Sans doute quelques-uns ont apporté à ce ministère difficile des qualités plus brillantes et plus attrayantes, bien peu auront assemblé des mérites aussi nombreux et rares dans leur réunion : à côté d'une piété éminente, vrai soleil de cette âme de saint, un savoir de la théologie ascétique d'une sûreté et d'une ampleur que tous admiraient, les principes de la vie sacerdotale étudiés dans une prière perpétuelle et exposée avec une parole d'une éloquence pénétrante; des industries de zèle sans cesse avivées par une charité ardente et ingénieuse; la science des saints puisée dans leurs écrits, dans leur histoire et souvent exprimée par leurs propres maximes; enfin, ce qui achève cette louange et la justifie de toute exagération, un si parfait accord entre la spéculation et la pratique qu'on peut considérer

M. Mechler comme le type du maître de l'éducation cléricale, ainsi qu'on la comprenait autrefois, et que l'approbation de la Sainte Eglise et l'expérience des siècles avait fait adopter comme la meilleure.

Tels sont les éléments du livre que, à l'appel de la famille et des disciples du vénéré chanoine Mechler, je me suis proposé d'écrire. Si je n'ai pu, à cause même de l'obscurité et de la simplicité de la vie de ce serviteur de Dieu et aussi quelque peu à cause de l'époque déjà éloignée où il a vécu, réunir beaucoup de faits, ces pages le montreront du moins, grâce à ses propres écrits qui seront largement cités, dans l'œuvre capitale de son esprit et de son cœur. Ce livre sera donc, avant tout, un livre d'édification.

Il était temps du reste de le publier. Je viens de le dire, encore quelques années, le passage d'une génération, et il ne serait resté de M. Mechler qu'un nom vénéré auquel ne s'attacherait plus aucun souvenir précis. Puissé-je avoir réussi à fixer ici l'écho de sa voix, le souvenir de son enseignement, le parfum de ses vertus, la leçon de sa sainte vie!

En terminant cet avant-propos j'éprouve le besoin de demander pardon au lecteur de ma témérité d'avoir osé entreprendre ce travail; qui était bien au-dessus de mes forces. Suivant le mot célèbre, la vie d'un saint, et tel a bien été M. Mechler, ne devrait être écrite que par un autre saint, et Dieu seul sait combien l'auteur de ces pages est loin de l'être! Pour mon excuse je répéterai encore que j'ai, le plus possible, laissé parler M. Mechler lui-même; je m'approprierai ensuite ce que disait à la fin du XVII^e siècle un illustre général des chartreux, Dom Le Masson. Parlant à M. Tronson, le célèbre supérieur de Saint-Sulpice, de sa vie de Mgr d'Aranthon d'Alex, il lui écrivait : « Ma plume était trop grossière, à mon sens, pour entreprendre un tel ouvrage; mais j'ai mieux aimé faire paraître mon peu de talent que de laisser comme cachée sous le boisseau une vie si remplie de grands exemples de vertus ».

Colmar, 21 novembre 1905,

Centième anniversaire de la naissance de M. Mechler.

CHAPITRE I.

Naissance. — Etudes. — Séminaire et Petite-Sorbonne. — Sainte-Foi de Sélestadt.

François-Joseph Mechler naquit le 21 novembre 1805 à Wuenheim, joli village du canton de Sultz, pittoresquement adossé aux premiers contreforts du Ballon de Guebwiller. Il était le premier enfant né du mariage de Fr. Joseph Mechler et d'Anne Marie Loetscher¹⁾. Les deux époux appartenaient, l'un et l'autre, à deux de ces familles d'autrefois où se gardait inviolablement la tradition

¹⁾ Leurs deux familles étaient originaires de Suisse. Cfr. les notes généalogiques publiées par M. C. Oberreiner, dans la *Revue catholique d'Alsace*, avril 1905, et surtout son *Histoire généalogique de la Famille Oberreiner*, Le Mans, 1903. (L'auteur est le petit-neveu du chanoine Mechler par sa mère. Nous devons à son amitié beaucoup de précieux renseignements.) On sait que l'Alsace, si horriblement ravagée pendant la guerre de Trente Ans, fut en bonne partie repeuplée par nos voisins de Suisse et de Lorraine. (REUSS, *L'Alsace au XVII^e siècle*, I, p. 31).

d'une fidélité absolue aux principes chrétiens¹⁾. Voici en quels termes touchants, dans son *Hausbuch* dont une partie seulement a été conservé, Fr. J. Mechler mentionne la naissance de cet enfant prédestiné : « Ce jourd'hui, 21 novembre 1805, entre 6 et 7 heures du matin, le Dieu très bon du ciel et de la terre m'a fait don d'un enfant que j'ai appelé François-Joseph. Son parrain est Joseph Lœtscher frère de la mère, célibataire ; sa mère, Anne Marie Mechler mariée. C'est notre premier enfant »²⁾.

Pendant la tourmente révolutionnaire, le père et l'arrière grand-père du futur directeur du grand séminaire avaient donné des preuves de la fermeté de leurs sentiments religieux. C'est dans la maison Mechler³⁾ que se réfú-

1) « D'une famille qu'on aime tant à pouvoir appeler patriarcale, parce que ces familles tendent de plus en plus à disparaître, (notre regrettable défunt) y avait recueilli, comme le plus précieux héritage, la foi simple, la droiture, la crainte de Dieu ». Oraison funèbre du chanoine Mechler, par M. Sattler. (*Revue catholique d'Alsace*, 1866, p. 276). — Parmi les alliances de la famille Mechler signalons, outre les Lœtscher, la famille Krust d'Aspach, les familles Dietrich et Wilhelm de Soultz, etc. . .

2) Huit autres devaient le suivre. Nous retrouverons l'un ou l'autre plus tard.

3) Qui existe encore, dans la principale rue du village, et porte le n° 111.

gièrent, à plusieurs reprises, les prêtres restés fidèles. Bien souvent la Sainte Messe y fut célébrée et les sacrements administrés¹⁾. Un jour que les Jacobins de l'endroit avaient voulu forcer l'aïeul du chanoine à enlever le Christ qui ornait sa chambre, pour le remplacer par je ne sais quelle image de la République ou de la Liberté, il leur répondit courageusement : « C'est moi qui ai placé ce crucifix où il est, mais ce n'est pas moi qui l'enlèverai ». Et il alla accrocher l'autre image à la porte d'un local retiré qu'il est inutile de désigner autrement. Cette intransigeance de paroles et d'action lui valut à plusieurs reprises d'être arrêté et conduit à la prison de Soultz. Mais chaque fois il devait être comme providentielle-ment délivré²⁾.

Notre jeune François-Joseph était, comme on le voit, à bonne école pour l'épanouisse-

1) Devenu prêtre, M. Mechler tenait à occuper pendant les vacances la chambre de la maison paternelle où les saints mystères avaient été célébrés pendant la Révolution.

2) Lors de la Restauration, Fr.-J. Mechler reçut l'ordre du Lys (décembre 1814), décoration un peu dépréciée dans la suite, mais qui avait alors toute sa valeur, comme le remarque avec raison M. Oberreiner. (Article cité). Il fut maire de Wuenheim de 1840 à 1858.

ment de ses sentiments religieux. Aussi donna-t-il de bonne heure des indices de sa future vocation, récompense, comme il arrive souvent, de la foi de ses parents. Il est probable que le curé de Wuenheim, remarquant la piété de cet enfant, lui donna quelques premières leçons de latin, puis conseilla de l'envoyer au collège de La Chapelle organisé en 1818. Le palmarès de 1822-23 de cet établissement, le premier qui fut imprimé, le signale en 4^e et mentionne ses succès en diverses branches ¹⁾; de même ceux de 1824-1825 ²⁾, de 1825-26 ³⁾, et enfin de 1826-27 ⁴⁾.

Ses humanités ainsi brillamment achevées, François-Joseph Mechler entra au grand séminaire en automne 1827, l'année même où Mgr Le Pape de Trévern était nommé évêque de

1) 2^e prix d'excellence, prix de vers latin, 2^e prix de version grecque; premiers accessits de thème et d'histoire.

2) En seconde (il avait donc sauté une classe): 2^e prix d'excellence, premiers accessits d'amplification latine et française.

3) En rhétorique 2^e prix d'excellence, 2^e prix de discours latin et de vers latins, prix de bonne conduite, premiers accessits de discours français et d'analyse oratoire, 2^e prix de vers latins.

4) En philosophie: 2^e prix de progrès de l'année (excellence), 1^{er} prix de dissertation française, premiers accessits de dissertation latine et de composition.

Strasbourg ¹⁾. Eut-on le pressentiment de ce que ce jeune séminariste serait un jour dans cette sainte maison et que pendant plus de trente ans il devait y former à la vertu, encore plus par ses exemples que par son enseignement, des centaines de lévites? C'étaient les dernières années que le séminaire avait pour supérieur le vénéré M. Lienhart qui l'avait réorganisé en 1806 et devait rester à sa tête jusqu'en 1830 ²⁾. Nous n'avons malheureusement pu trouver de détails sur les trois années qu'y passa Fr. Joseph. Mais le choix qu'on fit de lui pour aller perfectionner ses études à la Petite Sorbonne de Molsheim permet de conjecturer qu'il s'était distingué tant sous le rapport de la science que sous celui de la piété: c'étaient en effet les meilleurs des séminaristes ³⁾ qu'on envoyait dans cette sorte

1) Où il fut transféré du siège d'Aire dans les Landes. Sur ce vénérable prélat, controversiste distingué (on a pu en dire que depuis Bossuet peu ont écrit avec autant de science, d'amour et de puissance de pensée) voir *l'Esquisse biographique de Mgr Ræss*, (Rixheim, imp. Sutter, 1905) pp. 54 et 56.

2) Cfr. ib. p. 55 et seq.

3) « Hr. von Trevern, der als ehemaliger meister der Conferenzen in der Pariser Sorbonne die hohen Studien zu schätzen wusste, errichtete... eine Hochschule die *Kleine Sorbonne* genannt. In jene Schule nahm er jährlich 12 bis 15 der ausgezeichnetsten Seminaristen auf, welche ihre Lehrurse im grossen Seminar beendet hatten ». GLÖCKLER, *Geschichte des Bisthums Strassburg*, II, 136.

d'école des hautes études, fondée par Mgr Le Pappe de Trévern et installée par lui d'abord dans l'ancien collège des jésuites de Molsheim, puis plus tard à Marlenheim. Ce choix du jeune Mechler est donc à lui seul un assez bel éloge et dispense d'en savoir davantage.

L'évêque de Strasbourg avait mis à la tête de cette maison l'abbé J.-B. Specht, depuis 1819 professeur au grand séminaire, que son rare talent d'exposition, sa science profonde et ses vertus avaient désigné pour cette haute situation, mais que son supérieur, M. Lienhart, dont il était le plus cher et le plus utile collaborateur, ne put se résoudre à perdre pour le séminaire. Aussi dès l'année suivante, la Petite Sorbonne organisée, M. Specht devait revenir à Strasbourg reprendre son cours. Il fut remplacé à Molsheim par M. Ræss, que les circonstances que l'on sait avaient déterminé à quitter Mayence et à répondre à l'appel de Mgr de Trévern. Ce qu'était la Petite Sorbonne à ce moment, une lettre¹⁾ de son supérieur va nous l'apprendre : « Ma petite communauté est composée de douze jeunes

1) A. M. de Ram, du 24 février 1830.

« prêtres qui sont l'élite du clergé. Mgr y at-
« tache plus d'importance qu'à son séminaire
« même. Quand il est ici, il assiste aux con-
« férences. Je n'ai à faire que deux ou trois
« conférences par semaine et à assister chaque
« jour à une lecture d'une heure; du reste je
« dirige les études théologiques des jeunes
« gens qui ont toute la latitude possible. Tous
« ces ecclésiastiques ont déjà terminé leur sé-
« minaire. Nous avons un juif baptisé, de la
« première famille de Strasbourg (Théodore
« Ratisbonne), et bientôt nous en aurons un
« autre (Jules Lewel). Deux autres viennent
« de quitter l'établissement : le premier est
« vicaire à Strasbourg, le deuxième professeur
« de philosophie au collège royal de Besançon.
« M. Bautain de Strasbourg nous amène ses
« jeunes gens qui sont d'excellents sujets »¹⁾.
On comprend combien, avec un tel supérieur
et de tels condisciples, ce séjour de Molsheim
put être profitable à notre jeune abbé²⁾. Fr.-
Jos. Mechler passa dans leur compagnie un

1) Citée dans *Mgr Ræss, esquisse biographique*, p. 53.

2) « La Petite Sorbonne était une école fort utile, a écrit M. Victor Guerber (*ibid.*, p. 57) et tous ceux qui y passèrent eurent lieu de s'en applaudir ».

peu plus d'un an¹⁾ jusqu'à son ordination à la prêtrise, croyons-nous, qui eut lieu le 13 août de l'année 1831.

Ce que furent ses sentiments en recevant cette grande grâce de l'onction sacerdotale, on peut le conjecturer en se rappelant ce qu'il en disait plus tard à ses séminaristes et que nous aurons l'occasion de citer. « Quelle a dû être sa vie de jeune prêtre, faisait remarquer M. Sattler dans son oraison funèbre, on le devine par l'appel qui allait lui être adressé de la part de ses Supérieurs par suite duquel il devait entrer au séminaire comme directeur, à un âge où, loin de pouvoir diriger les autres, beaucoup ne savent point se conduire eux-mêmes »²⁾. Mais auparavant, le jeune abbé Mechler, pendant quelques mois, remplit les fonctions de vicaire à Sainte-Foi de Sélestadt où il fut envoyé le 21 octobre de cette même année. De ce premier ministère, qui fut très court, un seul souvenir nous est resté qui, sans la profonde humilité de M. Mechler, ne nous

1) De même que le supérieur, M. Ræss, appelé à Strasbourg pour remplacer au grand séminaire M. Lienhart. Le nouveau supérieur de la Petite Sorbonne fut M. Bægert.

2) P. 276.

serait point parvenu : car c'est lui-même qui le rapporta un jour aux séminaristes. « Après mon ordination, leur racontât-il, je fus placé comme vicaire à Sainte-Foi de Sélestadt. C'est là que je fis comme prêtre ma première bévue. Mon tour de prêcher était arrivé : je monte en chaire et dès l'exorde je reste court. Je tire mon cahier de ma poche, et pour surcroît de malheur il m'échappe des mains et tombe sur la tête des auditeurs. Jugez de ma situation »¹⁾!

Il y a lieu de croire que M. F. J. Mechler avait eu le temps de donner aux paroissiens de Sainte-Foi une meilleure opinion de ses talents de prédicateur quand, à la rentrée des classes de 1832, M. Ræss qui l'avait eu sous sa direction à Molsheim l'appella au grand séminaire pour remplacer comme directeur M. Fritsch, nommé supérieur des Sœurs de la Providence²⁾. M. Mechler, qui n'avait que 27 ans, devait remplir ces hautes fonctions jusqu'à sa mort.

1) Souvenir communiqué par M. l'abbé Wicker, curé de Bergbieten.

2) *Mgr Ræss, esquisse biographique*, p. 66.

CHAPITRE II.

Le grand séminaire. — Les supérieurs et le directeur. — L'homme d'une seule œuvre. — *Sanctificari et sanctificare.*

Le grand séminaire de Strasbourg était, depuis 1807, réinstallé dans le magnifique bâtiment construit avant la Révolution par le cardinal Constantin de Rohan. Comme nous l'avons vu, M. Ræss venait d'en être nommé supérieur lorsque M. Mechler y fut appelé comme directeur¹⁾. Sous l'impulsion de l'homme de haute valeur qui devait illustrer le siège de Strasbourg au XIX^e siècle, la maison avait été complètement réorganisée²⁾ et ne tarda pas à acquérir, grâce à la solidité de l'enseignement qui s'y donnait, une réputation pres-

1) Ce que dans les séminaires sulpiciens on appelle directeur *du* séminaire, tandis que les professeurs sont qualifiés directeurs *au* séminaire : cette dernière dénomination n'était pas donnée aux simples professeurs à Strasbourg.

2) Sur le grand séminaire sous la direction de M. Ræss, voir de très intéressants détails dans l'*Esquisse biographique* déjà citée, p. 57 et seq.

qu'européenne et qu'il devait garder jusqu'à sa si regrettable suppression. De son côté le jeune directeur, sans bruit et sans éclat, se donnait à une œuvre encore plus importante que l'éducation scientifique : celle de la formation sacerdotale des jeunes lévites. Il y mettait dès lors l'ardeur d'une âme fortement trempée, d'un cœur dévoré du zèle de la gloire de Dieu.

Les témoignages nous manquent sur ces premières années. Mais par ce qu'elle fut plus tard, on peut deviner quelles qualités eût dès lors la direction de M. Mechler. Dès lors il fut au séminaire, comme on l'a dit avec raison dans son éloge funèbre, « ce que S. Paul « appelle l'homme de Dieu, *homo Dei*, l'homme « du devoir, l'homme de la règle, règle vivante. « Lui l'homme qui pouvait commander, était « l'homme de la parfaite obéissance ; lui, « l'homme qui pouvait corriger, reprendre, il « était l'homme de la douceur et de la charité. . . « il se faisait le serviteur de tous, il se mettait « au-dessous de tous » ¹⁾. « Homme de Dieu, « continue M. Sattler, il le fut par sa tendre et « douce piété envers tout ce que la Religion a

1) P. 276, loc. cit.

« de plus saint et de plus auguste, dans les
« fonctions publiques, à l'autel, en chaire, au
« saint tribunal, dans la récitation du saint
« office ; homme de Dieu par son application
« constante aux études sacrées ; homme de
« Dieu par sa fidélité exemplaire à remplir
« tous ces devoirs de sa charge, sans ménage-
« ment pour un corps affaibli et presque usé. Il
« était sans aucune prétention, jamais il ne
« s'attribuait aucun bien ; incapable de refuser
« le moindre service, il était délicat jusqu'au
« scrupule pour en demander. Nous l'avons
« vu, depuis des années, pouvant à peine se
« soutenir, remplir néanmoins tous ses devoirs
« comme un homme qui n'aurait jamais connu
« les infirmités. C'est qu'il se proposait cons-
« tamment de marcher sur les traces du grand
« prêtre éternel JÉSUS-CHRIST, à la suite des
« Apôtres et de tous les saints prêtres, chari-
« table comme S. Vincent de Paul, doux comme
« S. François de Sales, zélé et régulier comme
« S. Charles Borromée, brûlant de l'amour de
« Dieu comme S. François Xavier ».

Et après ce bel éloge, dont la suite de cette notice montrera la vérité, l'orateur ajoutait : « Qui nous retracera dignement la

« crainte de Dieu dont M. Mechler était péné-
« tré, l'horreur qu'il avait du péché, la joie qu'il
« ressentait des joies et des consolations de
« la sainte Eglise de Dieu, l'affliction qui
« brisait son cœur, les gémissements de son
« âme quand il entendait parler des épreuves
« de l'Eglise ou qu'il en parlait lui-même ?
« Avec quelle sincérité il pouvait répéter chaque
« jour ces paroles du saint office : *Quomodo*
« *dilexi legem tuam, Domine! tota die medi-*
« *tatio mea est. Iniquitatem odio habui et abo-*
« *minatus sum* ».

« Vous entendiez hier au soir, terminait
« M. Sattler en s'adressant aux élèves du grand
« séminaire, des paroles qui nous semblaient
« tracer la fidèle image de votre vénéré di-
« recteur. On lisait dans l'*Imitation de JÉSUS-*
« *CHRIST* un passage du chapitre où il est
« question de l'admirable effet de l'amour divin,
« et, comme spontanément, nous l'appliquions
« à notre cher directeur : « *Celui qui aime court,*
« *vole, il est dans la joie... il possède tout en*
« *toutes choses, parce qu'au-dessus de toutes*
« *choses il se repose dans le seul Etre souverain*
« *de qui tout bien procède et découle. L'amour*
« *souvent ne connaît point de mesure ; mais,*

« *comme l'eau qui bouillonne, il déborde de toutes*
« *parts. Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte ; il*
« *tente plus qu'il ne peut, jamais il ne prétend*
« *l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible*
« *et tout permis. Et à cause de cela il peut tout,*
« *et il accomplit beaucoup de chose qui fatiguent*
« *et qui épuisent vainement celui qui n'aime*
« *pas* »¹⁾. Nous avons vu cela, Messieurs jus-
qu'aux derniers moments de cette vie si bien
remplie »²⁾.

Voilà en résumé ce que fut M. Mechler pendant les 34 années qu'il avait passer au séminaire : cette notice ne fera que le redire avec quelques détails.

En 1836 la charge de supérieur fut transmise des mains du futur évêque de Strasbourg entre celles de M. Stromayer. Plus tard, de 1842 à 1852, ce fut M. Specht qui fut appelé à ces importantes fonctions. M. Mechler devait encore rester directeur du séminaire sous deux autres supérieurs : M. Marula et Mgr Stumpf. Chacun d'eux sut apprécier la valeur

1) Livre III, ch. V.

2) On trouvera plus bas le texte complet de l'oraison funèbre de M. Mechler.

de cet auxiliaire incomparable et fut heureux de pouvoir compter sur un concours à la fois éminemment sage et zélé jusqu'à la sainteté. Aussi, alors que tout changeait périodiquement dans cette pieuse maison : séminaristes, professeurs, supérieurs, le directeur restait à son poste et il y devait mourir. Peu connu, presque ignoré du dehors, cet homme d'une seule œuvre se consumait tout entier dans son accomplissement, se sanctifiant en sanctifiant les autres, ce qui est du reste le devoir de tout prêtre qui a charge d'âmes : *sanctificari* et *sanctificare*, comme il aimait à répéter. Aussi bien, nous l'avons marqué, M. Mechler n'a pas d'histoire, et nous aurons dit tout ce que l'on peut dire de ce saint homme, quand nous aurons parlé de ses vertus et des industries de son zèle dans l'exercice de son ministère auprès des séminaristes. C'est là tout M. Mechler.

Nous ajouterons cependant quelques pages sur ses relations avec les membres de sa famille, sur lesquelles de précieuses communications nous ont été faites, et avec ses compatriotes de Wuenheim. Ici encore il fut avant tout un *sanctificateur*, n'oubliant jamais l'affec-

tion naturelle qu'il devait aux siens, mais la *surnaturalisant* toujours, comprenant que la meilleure preuve d'affection que l'on puisse donner à ceux que l'on aime est de les porter au bien et de les rapprocher de Dieu.



CHAPITRE III.

Vertus de M. Mechler. — Son humilité. — Un modèle : saint Vincent de Paul. — Portrait de M. Mechler. — Son amour pour Notre-Seigneur. — Le Cœur de JÉSUS.

Les vertus de M. Mechler! « Toute son ambition, a-t-on pu dire, était la vertu et son cœur était avide de les posséder toutes, et aussi de donner aux autres ce qu'il appelait la *faim* de toutes les vertus » ¹⁾. « Ayons, disait-il au 1^{er} janvier 1864, ayons un désir immense de nous sanctifier. Répétons : *Sitivit anima mea... concupiscit anima mea*²⁾. Voyez cet avare : il ne pense, il ne rêve nuit et jour qu'à son argent. Ainsi en doit-il être de nous pour la vertu, et

1) Parole prononcée le 7 février 1862. (Notes de M. l'abbé Müller, aumônier du Willerhof. — M. Müller, qui fut l'un des disciples préférés de M. Mechler, m'a communiqué sur le saint directeur de très précieux souvenirs. En 1889, il en fit le sujet d'une conférence aux survivants de son cours réunis à S^{te}-Odile pour le 25^e anniversaire de leur sacerdoce. M. l'abbé Müller a bien voulu aussi me confier le texte de cette conférence : je suis heureux de l'en remercier ici publiquement, au risque d'effrayer la modestie de ce véritable imitateur de M. Mechler.

2) Nous ne donnerons pas les références des textes cités par M. Mechler : il y en aurait trop.

il serait honteux s'il en était autrement, car nous n'aimerions pas autant les trésors célestes que cet avare les trésors terrestres »¹⁾. « Ayons, disait-il encore²⁾, le désir toujours plus fervent de progresser dans la vertu; ne nous fixons pas de terme, mais disons-nous : J'irai, avec la grâce de Dieu, aussi loin que possible. » Une autre belle parole de M. Mechler qu'il faut citer est celle-ci : « Quand nous sommes tombés, ne nous contentons pas de nous relever, soyons plus miséricordieux envers nous-mêmes, ayant plus de charité : ambitionnons la vertu, prions le bon Dieu de nous donner l'ambition de la vertu »³⁾.

C'était bien ce que pratiquait M. Mechler et nous le montrerons en nous arrêtant d'abord sur ce qui fut sa vertu dominante et comme la caractéristique de sa sainteté. Hélas! chez nous tous il y a plutôt un défaut dominant et une inclination plus accentuée pour tel ou tel vice. Mais chez les saints on remarque généralement une vertu de prédilection, fondement de l'édifice de leur perfection. Sans doute

1) Notes de M. Müller.

2) Ibid.

3) Ibid.

M. Mechler fut en tout, nous l'avons dit avec M. Sattler, un homme de Dieu, l'homme de la règle, l'homme de la parfaite obéissance, l'homme de la douceur et de la charité. On peut cependant affirmer, d'après les souvenirs qui nous ont été transmis, d'après surtout l'examen de ses écrits, que la vertu fondamentale du saint directeur a été l'humilité.

Et avec combien de raison M. Mechler s'efforça-t-il de pratiquer cette vertu d'humilité et de l'inculquer à ses dirigés, nous n'avons pas besoin d'y insister, puisque, de l'aveu de tous les maîtres de la vie spirituelle, elle est la base la plus solide et la plus sûre de la perfection chrétienne.

Cet homme, orné de tant de grâces divines et à qui les qualités humaines étaient loin de faire défaut, cet homme qui, dans ses instructions atteignait, par l'ardeur de ses convictions et son zèle pour le bien des âmes, jusqu'aux limites de l'éloquence, se jugeait lui-même avec une sévérité qui étonnait. Ce n'est pas qu'en face d'un devoir à remplir, il hésitât à aller de l'avant. Dans ces cas-là son humilité cédait le pas à l'obéissance, témoin ce trait qui est encore dans toutes les mémoires : chargé de

faire au séminaire un cours de droit canon, il commença par convenir humblement qu'il savait à peine ce qu'était cette branche des sciences ecclésiastiques. « Mais, ajouta-t-il aussitôt, Monseigneur a parlé, j'obéis, et vous enseignerai le droit canon ». Et grâce à un travail persévérant, il faisait aux séminaristes un cours des plus intéressants.

Mais lorsqu'une circonstance de ce genre ne l'obligeait pas à donner la mesure de ses talents, le sentiment de son néant reparaisait au point que ceux qui ne le connaissaient pas le regardaient comme un homme médiocre et jugeaient qu'il était au-dessous de sa tâche.

Rien ne donnera une meilleure idée de l'humilité de M. Mechler que de citer quelques passages de ses entretiens et de rapporter les conseils qu'il donnait, joignant l'exemple à la parole, comme ont fait tous les saints, à la façon du divin Maître : *Cœpit facere et docere*. On va voir de quelle manière familière, souvent dialoguée, il excitait à la pratique de la vertu. Dites ainsi simplement, vivement, sans aucune recherche de style, mais avec une conviction qui impressionnait, ces exhortations allaient droit au cœur et portaient leur fruit.

Une de ses méditations favorites avait pour sujet la parabole du pharisien et du publicain :

« Sommes-nous obligés de nous entretenir continuellement dans des pensées semblables à celles du publicain? commençait-il. Oui, continuellement. Mais l'amour-propre regimbe et dit : Tu n'es pourtant pas un publicain! Comment répondre? Si je n'ai pas commis les mêmes péchés que ce publicain, j'en ai commis d'autres, des péchés moins grands aux yeux du monde, mais beaucoup plus grands peut-être aux yeux de Dieu. Au surplus, n'eussé-je commis dans ma vie qu'un seul péché grave, il y en aurait déjà plus qu'il ne faudrait pour me déterminer à m'humilier et à m'abaisser sans cesse; à plus forte raison dois-je le faire si j'en ai commis dix, vingt, trente, peut-être cent, peut-être au-delà. Mais moi séminariste, moi prêtre, moi qui dois conduire les autres dans les voies du salut, prendre des leçons d'un publicain, n'est-ce pas honteux, dégradant? Ce sont les saints, ce sont les anges qui doivent me donner des leçons! Oui, sans doute, ce sont les saints et les anges qui doivent me donner des leçons, mais quand? après que j'aurai appris cette première leçon qui m'est donnée par ce pauvre publicain. Pourquoi cela? C'est parce que, avant d'avoir appris cette première leçon, je ne suis pas capable de saisir les leçons qui me seront données par les saints. Et pourquoi ne serai-je pas capable de saisir les leçons des saints avant d'avoir appris celle-ci? Parce que je ne verrai pas clair dans les choses de Dieu avant d'avoir appris cette leçon. Est-ce moi qui le dis? Non, c'est saint Paul : *Animalis homo non percipiet quae Dei sunt*. Et quel est cet

homme? C'est précisément celui qui n'a jamais appris à s'humilier »¹⁾.

Ces leçons des saints dont parlait M. Mechler ne manquaient pas de venir à l'appui de ses paroles. C'était, par exemple, à l'occasion de la fête de saint Vincent de Paul, en qui il trouvait avec raison un des modèles les plus parfaits de sa vertu de prédilection²⁾:

« Saint Vincent de Paul était humble de cœur, mais humble de cœur comme peu de saints peut-être l'ont été. Cette humilité de cœur le portait à croire qu'il était incapable des moindres bonnes actions, qu'il était plus propre à détruire qu'à édifier; à se mépriser lui-même, à ne jamais s'excuser quand on lui faisait des reproches, à être tout aise que le bien se fit par d'autres. Cette humilité de cœur le portait non seulement à cacher les trésors de grâces que Dieu avait mis en lui, mais encore à parler de lui-même de manière à étonner tous ceux qui l'entendaient. La règle ordinaire est de ne jamais parler de soi, ni en bonne ni en mauvaise part; mais il était tellement rempli de mépris pour lui-même qu'il ne pouvait s'empêcher de dire du mal sur son propre compte, surtout lorsqu'on essayait de le louer . . . »³⁾

Et M. Mechler ajoutait, sans se douter

1) Sujets de méditations de 1847.

2) Et pour lequel il avait une dévotion spéciale, lisant, relisant sa vie et ses écrits et en parlant constamment aux séminaristes.

3) Méditations de 1849-1850.

qu'il faisait en quelque sorte son propre portrait : « Saint Vincent de Paul était humble de cœur : de là ce profond respect, de là cette révérence extraordinaire, cette posture modeste et angélique lorsqu'il s'entretenait avec Dieu, lorsqu'il officiait ou qu'il lui arrivât de remplir quelque autre fonction ». M. Mechler aussi avait dans ces circonstances une attitude qui frappait. Rien n'était plus beau que de l'entendre parler, a-t-on pu dire, rien si ce n'était de le voir à l'autel, où il semblait plutôt un ange qu'un homme. Du reste tout son extérieur, nous rapporte-t-on, était une prédication : d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il avait une physionomie très expressive. De rares cheveux, au moins à la fin de sa vie, couronnaient un large front au-dessous duquel s'ouvraient des yeux limpides et doux, dont le regard décelait une bienveillance inépuisable et appelait la confiance. Sa figure émaciée, diaphane comme on l'a dit de celle de saint Bernard, ou si l'on veut, du curé d'Ars avec qui le saint directeur eut plus d'un trait de ressemblance, trahissait la sévérité de sa vie. Les lèvres minces, un peu pâles, gardaient l'empreinte du paisible sourire habituel aux amis

de Dieu, et tout l'ensemble du visage était comme éclairé d'un reflet d'austère bonté¹⁾.

Mieux encore que chez les saints, que chez saint Vincent de Paul, le bon M. Mechler s'attachait à montrer en Notre-Seigneur le modèle le plus parfait de cette grande vertu de l'humilité, comme de toutes les autres :

« Notre-Seigneur nous a donné l'exemple d'une humilité constante, disait-il dans une méditation pour la fête du Sacré-Cœur²⁾. L'humilité, cette humilité de cœur dont il nous recommande la pratique, n'a jamais été interrompue dans le cœur de Notre-Seigneur. Il a été constamment humble, depuis le premier moment de sa formation jusqu'à son dernier soupir. Lors de la naissance de JÉSUS-CHRIST on a vu arriver les Mages qui ont déposé à ses pieds de l'or, de l'encens et de la myrrhe : le cœur de JÉSUS-CHRIST est resté humble. A l'âge de douze ans il s'est montré dans le temple, les docteurs de la loi étaient étonnés de la sagesse de ses réponses : le cœur de JÉSUS-CHRIST est resté humble. Lors de son baptême on a vu les cieux s'ouvrir sur lui, on a vu descendre sur lui le Saint-Esprit, on a entendu une voix dire : *Hic est Filius meus dilectus* : le cœur de JÉSUS est resté humble. Plus tard, lorsqu'il a commencé à prêcher, à opérer des miracles, le

1) La gravure que nous donnons en tête de cette notice, a été faite d'après le seul portrait qu'on ait de M. Mechler sur son lit de mort. De là vient qu'il a les yeux baissés : ce qui était du reste l'habitude de ce prêtre si humble et si mortifié.

2) En 1848.

peuple le suivait en foule. On l'entendait dire : *Nunquam locutus est homo sicut hic homo*. D'autres fois : *Surrexit propheta magnus in nobis*. Ou encore : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Le cœur de JÉSUS est resté constamment humble. Il y a plus encore : cette humilité, cette humilité qui a toujours été la même dans le Seigneur, qui n'a ni augmenté ni diminué en elle-même, est devenue plus manifeste aux yeux des hommes à mesure qu'il approchait de la fin de sa vie. Il nous avait donné une preuve bien éclatante de son humilité en courbant sa tête adorable sous la main de son saint Précurseur pour être baptisé par lui, ... en permettant à l'esprit de ténèbres de s'approcher de lui pour le tenter. Mais sur la fin de sa vie, il est allé jusqu'à se mettre aux pieds de son traître. Ainsi cette humilité du cœur de Notre-Seigneur qui était toujours la même au fond, est devenue de jour en jour plus manifeste aux yeux des hommes. O mon Sauveur, s'écriait M. Mechler en terminant, quand sera-ce que nous prendrons sérieusement la résolution de vous imiter en cela ».

« C'est une vertu, disait-il une autre fois¹⁾, que nous ne devons point nous lasser d'étudier dans Notre-Seigneur. Il ne s'est point lassé de nous la recommander, il ne s'est point lassé de nous en donner l'exemple depuis le premier instant de sa vie jusqu'à son dernier soupir, il a ordonné à ses apôtres de la pratiquer et d'en recommander la pratique. Il continue à nous recommander la pratique de cette vertu dans le Très Saint Sacrement. Puisque donc Notre-Seigneur ne se lasse point de nous la recommander, nous ne devons point nous lasser de

1) En 1848.

l'étudier en lui pour apprendre à la mettre en pratique. Gravons ses paroles dans notre esprit : *Discite a me quia humilis corde*. C'est comme s'il disait : Je ne vous renvoie point aux patriarches, ni aux prophètes, mais je veux que vous appreniez de moi à devenir humbles. Le premier des Anges a envié mon pouvoir, il est tombé dans l'abîme. La première femme a envié ma science, elle est tombée. Quant à vous, portez une sainte envie à mon humilité. *Amulamini charismata meliora* ».

Tels étaient les enseignements de M. Mechler. Et, répétons-le, sa vie entière en était comme imprégnée. En l'examinant dans n'importe quelle de ses actions, rien qu'à le voir marcher, peut-on dire, on avait le sentiment que ce prêtre, vraiment doux et humble de cœur, était parvenu à une pratique de l'humilité égale à celle des saints. Voici, entre beaucoup d'autres traits d'humilité de M. Mechler que l'on pourrait citer, ce qui lui arriva un jour à propos du péché véniel. Il avait entrepris une série de conférences pour montrer combien il était important d'éviter le péché véniel, soit à cause des châtiments qu'il nous attire, soit à cause de ses funestes effets, surtout enfin parce qu'il offense Dieu et lui déplaît. Puis, dans sa naïve candeur, il termina un de ces entretiens en disant que s'étant attentivement

observé depuis plusieurs semaines, il espérait n'avoir plus commis de péché véniel pendant ce temps. Mais à la conférence suivante, les séminaristes entendirent avec émotion M. Mechler débiter ainsi : « Messieurs, Messieurs, j'ai à vous demander pardon du mauvais exemple que je vous ai donné ! Hier en vous disant que je n'avais pas commis de péché véniel, je crois bien que j'ai commis un péché mortel d'orgueil. Pardonnez-moi et priez pour moi. » Et il prononça ces paroles avec un ton de regret si sincère, que les séminaristes en furent émus jusqu'aux larmes¹⁾.

Nous pourrions ainsi nous étendre sur bien d'autres vertus que M. Mechler pratiqua également jusqu'à l'héroïsme. Que ne pourrait-on dire, par exemple, de son esprit de religion, de son zèle, de sa mortification . . . etc . . . ? Chemin faisant, nous aurons l'occasion d'y revenir. Parlons seulement encore dès maintenant de son amour pour Notre-Seigneur qui éclatait dans toute sa conduite, dans toutes

1) Souvenir communiqué par M. le chanoine Salzmann, élève de première année quand M. Mechler mourut, et précieux témoin des derniers moments du saint directeur, comme on verra plus loin.

ses paroles. Le saint nom de JÉSUS était toujours à sa bouche. Presque toujours il commençait ses exhortations et en particulier l'examen de midi par des élans d'amour pour Notre-Seigneur. « Tout pour JÉSUS! tout à JÉSUS, tout en union avec les mérites de notre divin Sauveur et Maître JÉSUS! » Parlait-il *ex professo* de Notre-Seigneur et de ses exemples, et bien des fois par an il y revenait, « il semblait, a dit un de ses élèves préférés¹⁾, avoir la grâce de Dieu sur les lèvres. Sa parole, toujours onctueuse, l'était encore davantage. Rarement il était plus éloquent ». De telle de ses instructions sur l'amour de Notre-Seigneur un autre séminariste disait « qu'il faudrait l'écrire en lettres d'or »²⁾. Mais M. Mechler, dans sa profonde humilité, se plaignait de ne pas trouver d'accents assez élevés pour en parler dignement. « Que n'ai-je la piété, et l'onction, et l'amour, et l'esprit et le cœur de saint Bernard! C'est surtout quand il s'agit de traiter des sujets de cette nature qu'on regrette de n'être pas pieux », ajoutait-il dans sa

1) Notes de M. Müller.

2) M. l'abbé Schielé.

simplicité¹⁾. Et dans ce discours même, qui débutait si humblement, M. Mechler avait des élans de la plus persuasive éloquence :

« Comment s'explique la joie continuelle des saints? Ah! ils portaient JÉSUS-CHRIST en eux, ils le portaient dans leur mémoire, ils le portaient dans leur esprit, ils le portaient dans leur cœur. Une pensée triste venait-elle à s'emparer d'eux? Ils se souvenaient de JÉSUS et le nuage si dissipait, et le calme revenait dans leur cœur... Que nous sommes à plaindre lorsque, pour trouver la joie de l'esprit et le contentement du cœur, nous allons ailleurs qu'à Celui qui nous dit : *Venite ad me omnes... et ego reficiam vos*. Qu'il est à plaindre surtout le prêtre, lorsqu'étant triste et accablé de pensées de découragement, il s'en va chercher des consolations dans quelque société profane. Ah! ces prêtres ne connaissent pas la vérité de ces belles paroles de saint Bernard : *Quando cor nostrum visitas, tum lucet ei veritas, mundi vilescit vanitas et intus fervet caritas... Ainsi tristatur aliquis? veniat in cor JESUS... et redit serenum* ».

Et toujours avec ces humbles retours sur lui-même qui rendaient sa parole si impressionnante, M. Mechler terminait :

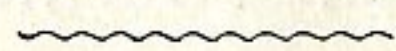
« O JÉSUS, si j'avais été fidèle à observer ce que je me trouve dans le cas de recommander j'aurais pu m'épargner bien des peines »!

1) Sujets d'oraison de 1847.

Parlait-il du Cœur adorable de notre divin Maître? Alors aussi sa pensée se revêtait des accents les plus touchants :

« Le Cœur de Notre-Seigneur est un océan de bonté. C'est du Cœur de Notre-Seigneur que sont sorties toutes ces paroles pleines de bonté que nous lisons dans l'Évangile. C'est de ce Cœur qu'ont coulé les larmes que le Sauveur a versées sur le tombeau de Lazare et sur la malheureuse Jérusalem. C'est encore au Cœur de Notre-Seigneur que nous sommes redevables de tant d'actions admirables qui lui ont gagné l'affection des peuples! Oh! qu'il nous importerait d'être bons comme Notre-Seigneur s'est montré bon! Si nous étions bons, bons comme le Seigneur l'a été, jamais notre cœur ne nous suggérerait de paroles contraires à la charité. Si nous étions bons, bons comme le Seigneur l'a été, nous serions affligés, sincèrement affligés du malheur qui arrive à nos ennemis tout aussi bien qu'à celui qui arrive à nos amis! » ¹⁾

1) Sujets de méditations de 1847, p. 70.



CHAPITRE IV.

Le directeur du séminaire. — Son dévouement pour les séminaristes. — Les sujets de méditation. — La méthode d'oraison. — Domestiques et congréganistes. — La chaire de la cathédrale. — Le canonicat honoraire.

« Un prêtre zélé, disait un jour M. Mechler¹⁾, fait plus de bien que mille autres ». Combien il le fut dans le ministère spécial auquel l'avait appelé la divine Providence, nous allons essayer d'en donner une idée.

Répetons d'abord ce que l'on a déjà dit, que M. Mechler fut vraiment l'homme d'une seule œuvre. En dehors de son cher séminaire, le monde n'existait pour ainsi dire pas pour lui. Toujours empressé à se donner sans compter et jusqu'à dépasser ses forces, il n'avait vraiment qu'une idée : faire de ses séminaristes de bons prêtres, afin, par eux, d'étendre le règne de Dieu sur la terre.

1) Notes de M. Müller, p. 6.

« Plein de vénération pour le saint directeur du grand séminaire M. Mechler et son très fidèle pénitent, — m'écrit un des vétérans de notre clergé, chanoine et curé cantonal en Haute-Alsace, — je ne puis vous dire que ce tout le monde vous dira : M. Mechler a été un saint prêtre, ne vivant que pour Dieu et son devoir, dur et sans pitié pour lui-même, mais plein de charité pour les autres. » Le Maître avait dit à ses disciples : *Aimez-vous les uns les autres : à ce signe on reconnaîtra que vous êtes les miens.* Ce signe, M. Mechler le portait au plus profond de l'âme, et, pour ainsi dire, tout palpitant dans son cœur. Les jeunes gens que la Providence lui confiait, il les aimait comme des fils¹⁾. Il ne vivait que pour eux et ne les quittait pour ainsi dire jamais, « les suivant dans tous les exercices, se mêlant à eux pendant les récréations, les accompagnant toujours, à la cathédrale, à la procession, en promenade, où les séminaristes recherchaient

1) Tout en leur témoignant toujours, avec une indicible douceur, une grande déférence et un grand respect, jusque dans ses expressions, témoigne M. Müller, « les appelant toujours *M. l'abbé, Messieurs, Viri fratres*, et allant par humilité jusqu'à l'exagération de ces formes de la charité. »

volontiers sa conversation qui, toujours édifiante, était aussi fort instructive », comme me l'écrivait le chanoine S. Ræss, de pieuse mémoire¹⁾. « Tout cela, ajoute notre vénéré correspondant, malgré de vives douleurs qui ne le quittaient pas à l'époque où je l'ai connu au séminaire. Sa figure, qui était l'expression de la bonté et de l'humilité, portait aussi habituellement celle de la souffrance : ce qui était surtout visible lorsqu'il avait à faire à quelqu'un une remarque qui pouvait le peiner, ou quand en général, il craignait que quelque chose ne fut pas en règle »²⁾. Il n'y a point d'humilité sans amour, ni d'amour sans humilité, a dit sainte Thérèse. On a vu, dans les pages précédentes, de quelle extraordinaire façon M. Mechler pratiquait la vertu qui fait qu'on s'oublie soi-même : il devait donc naturellement être conduit à un degré peu commun de la vertu qui fait qu'on ne pense qu'aux autres.

Au séminaire de Strasbourg l'usage est que le directeur, tous les soirs après la prière, indique et développe quelque peu le sujet de

1) Lettre du 16 décembre 1904.

2) Même lettre.

méditation du lendemain. M. Mechler mettait le plus grand soin à la préparation de ce pieux exercice. Il prenait la peine d'écrire les sujets d'oraison qu'il avait l'intention de proposer, et cela non seulement dans les premières années mais jusqu'à la fin : en témoigne une grosse liasse de cahiers remplis de sa fine écriture et datés de 1833 à 1861. Nourris de la Sainte Écriture et en particulier des épîtres de saint Paul, il consultait aussi quelques auteurs favoris : saint Augustin, saint Bernard, saint Vincent de Paul, M. Olier, M. Beuvelet, le P. Grou; puis notait point par point le sujet de la méditation, s'astreignant même souvent à en écrire les développements. C'était la vie et les vertus de Notre-Seigneur qui, naturellement, était le sujet le plus fréquemment proposé à la méditation des séminaristes, et, dans la vie de Notre-Seigneur, les derniers jours, l'institution du T. S. Sacrement, la Passion l'arrêtaient de préférence. En général tous les vendredis de l'année, M. Mechler faisait méditer sur les souffrances de Notre-Seigneur pendant sa Passion; le dimanche, le plus souvent, sur la sainte Trinité. Notons ici que par suite de cet esprit de religion qui le pénétrait, peut-on

dire, jusqu'à la moëlle des os, le saint directeur était, les dimanches, comme transfiguré, ayant dans toutes ses actions une attitude particulière de recueillement, et dans ses exercices de piété une manifeste intensité de dévotion.

Les principales fêtes de l'année avaient, comme de juste, leurs sujets propres de méditation : M. Mechler, ingénieux à profiter de leur retour pour renouveler la ferveur des séminaristes, leur rappelait alors les vertus les plus indispensables au prêtre. La fête du Saint-Sacrement, par exemple, fournissait l'occasion de faire méditer sur la communion fréquente, sur la préparation à la sainte messe, et, pour s'approcher plus dignement des saints mystères, sur la nécessité de bien se confesser¹⁾.

La sainte Vierge avait aussi sa grande place : à l'occasion de ses fêtes, les samedis, pendant le mois de mai. Nous reparlerons, dans un chapitre spécial, de la grande dévotion de M. Mechler pour Marie et de ses efforts pour l'inculquer aux autres.

Il revenait aussi fréquemment et périodiquement sur les exercices nécessaires aux ecclé-

¹⁾ Sujets d'oraison de 1854.

siastiques pour bien remplir les devoirs de leur sublime état et parvenir à la perfection à laquelle ils sont appelés, leur donnant les plus sages conseils d'organisation de vie sacerdotale. C'est ainsi que, plusieurs fois dans l'année, il insistait sur la méditation et l'importance d'adopter une bonne méthode pour se faciliter ce saint exercice. « Vous vous rappelez, dit à ce propos M. Müller¹⁾, la peine que se donna M. Mechler pour nous apprendre la méthode de la méditation : pour se convaincre que nous avions compris, il nous interrogea et nous fit mettre par écrit à chacun une méditation qu'il revit et annota ». Il revenait sur ce sujet à tout propos, comme par exemple, en parlant de la vanité des prétextes sur lesquels on s'appuie pour se dispenser de l'oraison²⁾. « Il y en a qui disent qu'il suffit de bien dire le bréviaire³⁾, et de bien célébrer la sainte

1) Notes, p. 5.

2) Sujets d'oraison de 1853.

3) Il y en aurait à noter ici les conseils de M. Mechler pour la récitation du bréviaire. Mais il faut nous borner. Rappelons seulement que, s'il conseillait de le dire « *rondement*, sans préoccupation, sans se répéter », il ne voulait point qu'on le récitât avec précipitation : « Qu'y gagnerait-on ? au plus 5 minutes par jour ! quelle folie ! quelle sottise ! »

messe¹⁾. D'accord ! Mais le moyen de bien faire l'une et l'autre si on néglige l'exercice en question ? Les autres disent qu'il faut étudier²⁾. Fort bien ! Mais qui a jamais étudié d'une manière plus utile que les hommes de méditation ? Il y en a qui disent qu'ils ne peuvent pas méditer. Mais faut-il tant d'esprit pour s'entretenir avec Dieu ». « Comme chrétiens déjà, disait-il une autre fois³⁾ nous sommes obligés de tendre à la sainteté, et pour arriver à la sainteté il faut que nous haïssions le péché, que nous méprisions le monde, que nous pra-

1) Ici encore les cahiers de M. Mechler (notamment ceux de 1860, p. 15 et 18) renferment de bien précieux conseils.

2) M. Mechler ne manquait pas également d'insister souvent sur l'obligation qu'ont les ecclésiastiques de se livrer à l'étude. Citons un de ses canevas d'oraison qui a ce titre : « 1. Le prêtre qui n'étudie point s'oppose aux desseins de Dieu sur les hommes. Dieu s'est proposé d'instruire les hommes par les prêtres, de leur faire expliquer sa loi par eux et de faire arriver ses grâces aux hommes par leur ministère. Or l'ignorance du prêtre rompt tous ces desseins. — 2. Le prêtre ignorant méprise les commandements de Dieu. Dieu a fait aux prêtres un commandement de travailler et s'instruire, commandement absolu et pour toujours. — 3. Le prêtre ignorant fait un outrage sanglant à l'Eglise. — 4. Le prêtre ignorant se fait à lui-même un tort irréparable. Son salut est plus que compromis. Il vit dans le péché. Son péché est continuel. Les suites de ce péché sont irréparables. » Et le saint directeur terminait par quelques conseils sur la manière d'étudier, les dispositions avec lesquelles il faut étudier (En esprit de pénitence, de prière et de zèle). *Sujets de méditations pour l'année 1860-61.*

3) Sujets d'oraison de 1860, I, p. 6.

tiquions les vertus chrétiennes et que nous aimions Dieu par-dessus tout. Or sans l'exercice de l'oraison, ces quatre choses deviennent très difficiles; tandis que par la pratique de cet exercice nous réussirons assez facilement à bien remplir tous nos devoirs». Et le bon directeur s'ingéniait à expliquer à ses séminaristes la pratique de cet exercice fondamental de la perfection chrétienne, le pain de l'âme, comme il aimait à dire : *Dulci mentem pabulo orationis nutriens*. Donnons en exemple une de ses instructions à ce sujet : si avancé que l'on soit dans la pratique de l'oraison, on la lira avec fruit.

« Pour bien faire l'oraison, marquait-il ¹⁾, il faut s'y préparer. Il y a deux sortes de préparations : la préparation éloignée et la préparation prochaine. La première consiste à éloigner les obstacles; trois surtout : le péché, les passions, l'amour du monde. De plus elle consiste dans la mortification des sens, dans le recueillement habituel et dans l'humilité. *Bien développer tout cela.* »

« La préparation prochaine consiste à lire ou à entendre lire ou proposer le sujet de la méditation, à prévoir le fruit qu'on pourra en retirer, à mettre la méditation sous la protection de la Sainte Vierge, à s'en occuper en allant prendre son repos et pour cela garder un profond

1) Sujets d'oraison de 1860, I, p. 7.

silence, à s'en occuper le matin dès qu'on a rendu ses devoirs à Dieu... »

« *Du commencement de la méditation.* Se mettre comme il faut en présence de Dieu, faire le signe de la croix et l'acte d'adoration et les autres actes que nous avons coutume de faire ».

« *Du corps de la méditation.* Se rappeler le sujet de la méditation, faire une ou plusieurs considérations sur ce sujet et voir quelle utilité on en peut tirer. Examiner ensuite les motifs qui doivent nous déterminer à tirer cette conséquence pratique. Ces motifs se tirent soit de la convenance, soit de la facilité, soit de l'utilité, soit de la nécessité. Quelquefois il peut suffire de se rappeler que Dieu veut cela de nous ».

« Faire ensuite un retour sur soi et se demander : Comment ai-je observé cela jusqu'ici? Actes de contrition, d'accusation de soi-même... etc... »

« Quelles sont mes dispositions actuelles par rapport à la chose en question? Ici viennent les actes de confusion et des prières ferventes ».

« Quels moyens dois-je employer à l'avenir pour mieux faire? et d'abord quels obstacles ai-je à écarter? Ici viennent naturellement se placer les *résolutions*, résolutions particulières quant aux actions, occasions, moyens; résolutions à prendre avec beaucoup de méfiance de soi-même et avec une grande confiance en Dieu, et qu'il faudra renouveler plusieurs fois par jour. »

« *Fin de la méditation.* Elle consiste à s'entretenir avec Dieu avec toute la ferveur possible. Pourquoi? D'abord pour le remercier. En second lieu pour lui offrir les résolutions, et le prier de nous aider par sa sainte grâce à les mettre en pratique. Après cela choisir une pensée dominante pour la journée ».

« Enfin, en se rendant à l'exercice suivant, faire une petite revue de l'oraison : comment l'ai-je faite ? En quoi l'ai-je bien ou mal faite ? quelles conclusions pratiques en ai-je tirées ? quelles affections, quelles demandes, quelles résolutions ? Les traits de lumière qui m'ont le plus frappé. Enfin se rappeler de nouveau le bouquet spirituel ».

Avec tous les maîtres de la vie spirituelle, M. Mechler se gardait d'imposer une méthode uniforme de méditation, laissant chacun choisir celle qui lui convenait le mieux et pour laquelle il avait le plus de facilité. L'une de celles qu'il recommandait le plus était de prendre une prière et d'en peser chaque mot.

« On commence comme à l'ordinaire, disait-il¹⁾; ensuite on prend le *Pater*, ou l'*Ave*, le *Credo* ou quelque autre prière, et on s'arrête à chaque mot, tant qu'on trouve quelque chose. S'il arrive que deux ou trois paroles remplissent tout le temps, dans ce cas on récitera le lendemain ce qu'on aura médité la veille, et on continuera de la sorte jusqu'à ce qu'on soit au bout de la prière ».

Cette dernière méthode, à son sens, faisait prendre l'habitude de bien réciter ses prières, encore une des plus habituelles recommandations de M. Mechler.

1) Sujets d'oraison de 1860, II, p. 9.

« La prière vocale et mentale, aimait-il à répéter¹⁾, est le moyen indispensable pour arriver à la dévotion. Saint Bernard disait : *Thomas in latere, Joannes in pectore, Petrus in sinu Patris, Paulus in tertio cælo, secreti hujus gratiam sunt assecuti*. C'est-à-dire que c'est par la prière et la méditation qu'on arrive à la dévotion. C'est d'abord par la prière. Le principal auteur de la dévotion, c'est Dieu; et ce don Dieu l'accorde à ceux qui le lui demandent. *Levavi oculos*... Ensuite c'est par la méditation. La méditation *purificat mentem, regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus, componit mores, vitam honestat et ordinat; postremo divinarum pariter et humanarum rerum scientiam affert*. Se proposer donc tout de nouveau de bien prier et de bien méditer ».

La charge de directeur, au séminaire de Strasbourg, donne aussi à celui qui la remplit la conduite spirituelle des serviteurs de la maison. Une grosse liasse de sermons, en langue allemande ceux-là, prouve que le bon M. Mechler ne négligeait pas non plus cet humble ministère.

La congrégation *mariale* des hommes de la paroisse de la cathédrale avait ses réunions dans la chapelle du séminaire. A ceux-là aussi M. Mechler distribuait abondamment le pain

1) Sujets d'oraison de 1860, III, p. 17.

de la parole de Dieu; de même encore aux tertiaires de saint François.

Enfin la cathédrale, à laquelle Mgr Ræss avait tenu à l'attacher en le nommant, le 14 août 1857, chanoine honoraire¹⁾, voyait l'homme de Dieu venir y exercer son zèle, et, sans parler des confessions qu'il y entendait, la chaire de vérité retentissait en certaines occasions des accents de ses pathétiques exhortations. C'était l'époque où le célèbre abbé Mühe attirait les foules aux pieds de la chaire de la cathédrale. Sans doute M. Mechler ne pouvait prétendre à l'originalité et à la verve éloquente de ce célèbre prédicateur populaire qui, de longues années durant, eut à Strasbourg une si grande action sur les masses. L'abbé Mechler, s'il ne l'égala pas sous ce rapport, le surpassa peut-être par l'autorité de ses vertus et de sa sainte vie.

1) Plus tard l'évêque de Strasbourg voulut nommer M. Mechler chanoine titulaire. Mais l'humble prêtre refusa : il estimait que d'autres étaient plus dignes que lui d'être revêtus de cette haute dignité.

CHAPITRE V.

Le directeur du séminaire : Les retraites. — Après le séminaire.
— Un règlement de vie sacerdotale. — L'oraison funèbre de M. Specht.

L'époque des retraites était pour M. Mechler l'occasion de redoubler de zèle pour exciter les séminaristes à entreprendre sérieusement le travail de leur perfection. Dans chacune de ces circonstances le pieux directeur avait le soin d'en varier les méditations qui lui restaient toujours réservées; mais il y faisait toujours entrer la considération de l'une ou l'autre grande vérité de la foi et de l'une ou l'autre des fins dernières; toujours surtout la méditation sur l'imitation de Notre-Seigneur y trouvait sa place, comme aussi une méditation sur la sainte Vierge.

« Il faut un modèle pour toutes les professions, disait-il dans la retraite de Pentecôte 1847, à plus forte raison en faut-il un pour la vocation au sacerdoce. Et pourquoi ?
1. A raison de la sainteté de cet état. 2. Parce que cet

état nous met en rapport avec tous les hommes. 3. A cause des dangers auxquels on y est exposé. Quel est ce modèle? Ce modèle c'est JÉSUS-CHRIST. . . . Si JÉSUS-CHRIST est le modèle de tous les fidèles, les prêtres sont beaucoup plus strictement obligés de l'imiter. C'est à eux qu'il dit: *Magister vester unus est Christus*. C'est à eux bien plus qu'aux fidèles qu'il a dit: *Exemplum dedi vobis*. Au surplus le prêtre doit porter les fidèles à l'imitation de JÉSUS-CHRIST et il doit les y porter plus encore par son exemple que par ses paroles; chaque prêtre devrait donc pouvoir dire: *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*. Avec quelle ardeur ne devrions-nous donc pas nous porter à imiter Notre-Seigneur. *Primus discendi ardor nobilitas est magistri. Quid nobilius Filio Dei?* Et cependant quoi de plus rare que de rencontrer de parfaits imitateurs de ce grand maître. Voyons en quoi nous devons l'imiter. Prions-le de nous inspirer le devoir de l'imiter¹⁾ ».

« Pourquoi les saints, disait-il encore, ont-ils montré tant d'ardeur dans l'imitation de Notre-Seigneur? Parce qu'ils croyaient en lui, parce qu'ils espéraient en lui, parce qu'ils l'aimaient. Ils croyaient en lui, mais ils croyaient en lui d'une foi vive. Cette foi éclairait leur entendement, purifiait les affections de leur volonté et les portaient ainsi à se mettre à la suite de JÉSUS-CHRIST. Ils espéraient en lui. Ils se rappelaient souvent les promesses que JÉSUS-CHRIST a faites à ses fidèles imitateurs. Ils se rappelaient en même temps que JÉSUS-CHRIST, étant la vérité même, n'a pas voulu nous tromper, qu'étant la toute-puissance même, rien ne saurait l'empêcher de nous accorder ce qu'il nous a promis. Et quelles sont

1) Retraite de 1847, p. 51.

donc les promesses que JÉSUS-CHRIST a faites à ceux qui l'imitent fidèlement? En voici une qui est bien propre à faire impression sur nous: *Sedebitis et vos super sedes duodecim... Centuplum recipiet et vitam æternam possidebit* ».

« Mais, continuait M. Mechler, ce qui a surtout déterminé les saints à se mettre à la suite de Notre-Seigneur, c'est l'amour qu'ils avaient pour lui. Les saints ont aimé Notre-Seigneur, considérant fréquemment ce qu'il a fait pour nous: dans le mystère de sa naissance, dans sa vie cachée et publique. Ces considérations les ont déterminés à l'aimer, et l'amour les a déterminés à l'imiter... Appliquons-nous aussi à bien aimer Notre-Seigneur, demandons-lui cet amour, demandons-le en assistant à la sainte messe. Figurez-vous que le Seigneur vous dit: *Quid vis ut faciam tibi?* et répondez-lui: *Diligam te Domine*, etc... Demandez-le lui surtout lorsque vous le recevez dans la sainte Communion. Rappelez-vous à ce moment ces paroles: *Pater meus semper operatur et ego operor*. Demandez-lui cet amour lorsque vous allez le visiter. Demandez-le lui souvent pendant la journée. Demandez-le lui par sa naissance, par sa vie, par sa mort. Demandez-le lui par l'entremise de sa sainte Mère. Demandez-le lui par l'entremise de tous les saints: *Et vos omnes sancti et sanctae Dei* etc... etc... »

Ces véhémentes exhortations, dites d'un ton de voix pénétrant et avec un ardeur que trahissait l'émotion de sa parole, pénétraient jusqu'au fond du cœur les auditeurs de M. Mechler et les disposaient efficacement à bien recevoir la grâce de l'ordination qui leur était

donnée à la fin des retraites. Devenus prêtres et quittant le séminaire, ils en emportaient la résolution de mettre en pratique les sages conseils de M. Mechler.

Celui-ci du reste ne croyait pas sa tâche terminée à leur égard. Ceux qui lui en manifestaient le désir restaient en relations avec lui, et ses lettres allaient au loin continuer l'enseignement et la direction du séminaire. Un trop petit nombre de ces correspondances malheureusement est parvenu jusqu'à nous : on nous saura d'autant plus de gré de donner quelques fragments des lettres qui ont été conservées. On y verra que les conseils du saint directeur étaient toujours marqués au coin de la sagesse et de la prudence; et que bien qu'il eut des devoirs de la vie chrétienne, et en particulier de la sainteté à laquelle le prêtre est obligé de tendre, l'idée la plus élevée, combien il était dans la pratique éloigné de toute exagération.

A un vicaire qui lui demandait s'il fallait refuser l'absolution aux jeunes personnes qui fréquentaient la danse, il répondait :

« Il vaudrait mieux peut-être, avant d'en venir à la mesure dont vous me parlez, essayer de gagner ces per-

sonnes à la piété. Oui, mais de quelle manière et par quel moyen? Je ne sais si me trompe, mais je pense que pour les gagner à la piété, il vaut peut-être mieux parler le langage de la piété, bien faire ressortir les avantages de la vertu plutôt que de parler contre le désordre. Mais faut-il donc se taire là-dessus? Je ne le dis pas non plus. Mais que faut-il donc faire? Eh bien, parlez contre le désordre, mais parlez plus souvent, plus longuement, plus assiduellement encore de la beauté de la vertu, des avantages de la vertu, du bonheur qu'elle procure »¹⁾.

Une autre fois encore il revenait sur ce sujet :

« S'il y en a qui vous demandent s'il est permis d'aller à la danse, dites-leur que ceux qui veulent jouer avec le démon, ne peuvent pas se réjouir avec JÉSUS-CHRIST, et faites tout ce que vous pouvez pour les en détourner. Cependant comme la danse peut n'être pas *une occasion prochaine* pour tout le monde, il faut être sous ce rapport plus ou moins sévère selon que les personnes sont plus ou moins exposées. Quant à ceux et à celles pour lesquels la danse est une occasion prochaine de péché, on ne peut jamais la leur permettre. Quant ces personnes cependant reviennent à la confession, rappelez-vous la parole du Sauveur : *Linum fumigans non extinguas, et calamum quassatum non conteres...* Toutefois pour donner l'absolution, il faut toujours les dispositions strictement néces-

1) Lettre du 1^{er} février 1865.

saires. Priez le Saint-Esprit de vouloir bien être votre guide, votre lumière et votre force, surtout dans les cas difficiles »¹⁾.

Et cette lettre se termine par cette exhortation :

« Courage, mon cher ami, confiance en Dieu, en la sainte Vierge. Invoquez aussi fréquemment les Anges gardiens et les saints patrons et patronnes de ceux au salut desquels la divine Providence vous a chargé de travailler. Ménagez cependant votre santé. Ecrivez-moi de temps en autre, au moins si vos occupations vous le permettent. Mais surtout continuez à bien prier, et à mon avis votre intérieur n'est pas vide, tant s'en faut. Malgré cela nous ne devons jamais cesser de dire à Notre-Seigneur : *Emitte Spiritum tuum!* »

Cette recommandation de ménager ses forces et sa santé revenait souvent dans les conseils que donnait M. Mechler. Lui qui ne s'écoutait jamais et qui allait toujours jusqu'au bout de ses forces, savait au contraire modérer ses dirigés et les tenir en garde contre toute exagération.

« Ayez soin de votre santé, je vous le dis encore une fois, ayez soin de votre santé! Ne vous levez pas de trop bon matin. Pensez-vous que vous feriez mal si par amour

1) Lettre du 30 juin 1865.

pour le bon Dieu, vous suiviez en cela le règlement du séminaire? Je ne le pense pas. Après cela, tâchez de vous nourrir d'une manière convenable. Je ne voudrais pas pour tout au monde vous prêcher la sensualité, car je vous prêcherais une doctrine contraire à la doctrine de l'Évangile; mais afin que vous puissiez faire le bien plus longtemps, donnez à votre corps le repos nécessaire et la nourriture dont il a besoin pour soutenir les pénibles travaux du ministère »¹⁾.

Quand, dans sa correspondance, il lui arrivait de parler de lui-même, c'était toujours avec la même humilité.

« Pardonnez-moi de vous donner ce conseil... je sais que votre zèle l'emporte considérablement sur le mien qui ressemble plutôt à l'eau tiède qu'à la flamme... »²⁾
« Priez pour moi, écrivait-il une autre fois³⁾, afin que le bon Dieu me donne ce dont j'ai besoin pour bien remplir les fonctions si importantes dont il m'a chargé ».

Peu de mois avant sa mort et à la fin du dernier petit séjour qu'il devait faire à Wuenheim, M. Mechler en datait une belle lettre toute pleine encore des sentiments de la plus réelle humilité : décidément cette vertu peut être appelée la vertu de M. Mechler.

1) Lettre du 18 juillet 1865.

2) Ibid.

3) Du 23 décembre 1864.

« Je profite, disait-il d'abord au commencement de cette lettre, des quelques moments qui me restent avant mon départ pour répondre à votre lettre. Continuez à servir le bon Dieu et sa sainte Mère comme vous avez fait jusqu'ici. Ne cherchez jamais autre chose que la gloire de Dieu et le salut des âmes qui vous sont confiés. C'est par là surtout que nous donnons au bon Dieu des preuves de l'amour que nous lui portons . . . »

Puis à l'occasion d'un conseil qui lui demandait son correspondant, il ajoutait :

« Hélas ! que de reproches n'ai-je pas à me faire ! La position que j'occupe me mettait à même de faire beaucoup de bien et de travailler à la portion la plus noble de notre diocèse. Ah ! plutôt à Dieu que j'eusse mieux compris l'importance de ma vocation ! Priez pour moi, mon cher ami, afin que le bon Dieu me pardonne mes fautes et mes négligences et qu'il me fasse la grâce de bien profiter des derniers jours de ma vie pour réparer le passé »¹⁾.

Moins de trois mois après, M. Mechler n'était plus de ce monde. N'y avait-il pas, dans ces paroles comme un pressentiment de sa fin prochaine ? C'était en tout cas toujours cette sorte d'inconscience de sa vertu qu'ont ordinairement les saints : merveille qui nous étonne toujours et qui vient, comme on l'a dit²⁾, de

1) Lettre du 23 mars 1866.

2) SAUVÉ, Le culte du Sacré Cœur, II, p. 223.

leur peur de s'attribuer la part de Dieu en ces biens divins.

Pour mieux aider encore ses anciens dirigés à rester de bons prêtres, M. Mechler dressa pour eux un admirable règlement de vie sacerdotale, qui, malgré sa longueur a sa place ici. Nul ne le lira sans intérêt : Dieu veuille ajouter, à cet intérêt, quelque profit et le désir de mettre ces conseils en pratique !

RÈGLEMENT DE VIE.

1) Je me leverai tous les jours à 5 heures. A mon réveil je ferai sur moi avec foi et avec dévotion le signe de la croix. Je ferai les actes de foi, d'espérance et de charité. Immédiatement après, je m'offrirai à Dieu par la prière : *Suscipe, Domine, universam meam libertatem, accipe memoriam, intellectum et voluntatem*, etc. Après m'être ainsi offert à Dieu, je me recommanderai à la Bienheureuse Vierge Marie, à mon bon ange, à saint Michel, à saint Gabriel, à saint Raphaël, à saint Joseph, aux saints dont l'Eglise fera la fête ou dont elle fera mémoire. Cela fait, je recommanderai à Dieu toute l'Eglise militante et souffrante, particulièrement ceux pour lesquels je dois prier *ex titulo justitiae, charitatis, pietatis filialis et gratitudinis*.

2) Je m'habillerai un peu vite. En prenant ma soutane je la baisera et je dirai : *Dominus pars*, etc. Pendant le temps qui me restera jusqu'au moment de la prière, je ferai des prières vocales ou bien je m'occuperai de mon examen particulier et du sujet de ma méditation.

3) Aussitôt que je serai complètement habillé, je prendrai de l'eau bénite, puis je me mettrai à genoux pour ma prière, qui sera suivie de la méditation. Cet exercice durera au moins une demi-heure. La méditation sera toujours préparée la veille. Lorsque je ne pourrai pas la faire immédiatement après mon lever, je profiterai des premiers moments libres pour la faire.

4) La méditation achevée, je dirai les petites heures, et, pour les dire *digne, attente et devote*, je tâcherai de ne pas trop me presser.

5) Après l'oraison et l'office je dirai la sainte messe, à moins que les besoins de la paroisse n'exigent que je la dise plus tard. Je m'efforcerai d'y apporter toujours une grande pureté d'intention et une grande pureté de cœur. Autant que possible je consacrerai un quart d'heure à m'y préparer et un quart d'heure à rendre grâces. J'emploierai à peu près une demi-heure pour la dire, et chaque fois que j'aurai l'insigne bonheur de célébrer je le ferai comme si c'était pour la dernière fois de ma vie. En allant à l'autel je penserai à JÉSUS-CHRIST s'en allant au Calvaire et je me dirai : Je m'en vais m'immoler avec lui. Pendant la journée je me rappellerai souvent le bonheur que j'ai eu le matin de m'unir à JÉSUS-CHRIST. *O Sauveur, accordez-moi la grâce de m'acquitter de cette action avec la même droiture d'intention avec lesquelles tous les saints prêtres s'en acquittent. Faites qu'à l'heure de ma mort j'aie lieu de me réjouir de tous les sacrifices que j'aurai offerts pendant ma vie¹⁾.*

1) Les passages soulignés le sont dans le manuscrit de M. Mechler.

6) Je lirai tous les jours quelques chapitres de la Sainte-Ecriture. Avant de commencer ma lecture je prierai le Saint-Esprit d'éclairer mon esprit et d'embraser ma volonté. Pendant la lecture je ferai bien attention à ce que je lirai. Lorsque je rencontrerai des textes difficiles à comprendre, je consulterai quelque bon commentaire. Après la lecture, je demanderai pardon à Dieu de mes distractions et je me proposerai de mieux faire cette lecture le jour suivant.

7) Pour ne pas m'exposer à oublier la théologie dogmatique, morale, liturgique, je lirai tous les jours quelques pages dans des auteurs qui sont généralement considérés comme ayant une bonne doctrine. Je m'appliquerai surtout à l'étude des auteurs classiques. Par la fidélité à cette résolution j'éviterai l'oisiveté et les désordres qui en découlent et j'acquerrai les connaissances dont j'ai besoin pour travailler d'une manière efficace au salut des âmes.

8) Un peu avant de dîner je ferai mon examen particulier d'après la méthode tracée par saint Ignace. Pendant cet exercice je rendrai grâce à Dieu, je demanderai les lumières du Saint-Esprit, je m'examinerai sur les fautes commises contre la vertu que je cherche surtout à acquérir. Cet examen sera suivi d'un acte de contrition et d'un ferme propos de bien passer le reste de la journée. Je tâcherai de prévoir les fautes auxquelles je pourrais être exposé l'après-dînée.

9) Que je prenne mes repas seul ou avec des autres, je ne manquerai jamais de dire le *Benedicite* et les Grâces. Pendant le repas je pratiquerai les vertus dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple; entr'autres vertus je pratiquerai la charité, la modestie et la mortification.

J'accueillerai avec charité les confrères qui viendront me demander l'hospitalité.

10) Après dîner je prendrai quelques moments de récréation; je converserai d'une manière utile et ecclésiastique avec ceux avec lesquels je vivrai. Si je ne peux converser avec personne, je me livrerai à quelques petits travaux manuels. Si la position dans laquelle je me trouverai ne me permet pas de faire ce qui vient d'être dit, je dirai le chapelet ou bien je ferai une lecture spirituelle; en tout cas je ne me laisserai pas aller à l'oisiveté pour me conformer aux conseils de l'auteur de l'Imitation, qui dit qu'il ne faut jamais être oisif : *Semper fac aliquid*, etc. Je profiterai aussi de ces moments de délassément pour aller visiter les malades.

11) Immédiatement après ces moments de délassément, je dirai Vêpres et Complies, et pour ne pas les dire sans dévotion j'aurai soin de m'y préparer. J'aurai soin de lire mon *Ordo* pour ne pas me tromper d'office. Après Vêpres je ferai une lecture de piété, mais je la ferai exclusivement pour moi. Je la ferai dans quelque auteur approuvé et surtout dans un livre qui traite des devoirs de l'état ecclésiastique. *Il me semble que pour tirer un avantage réel* de cette lecture elle doit durer à peu près l'espace d'une demi-heure.

12) *Je donnerai un soin particulier à mes instructions. En les préparant et en les communiquant aux fidèles de ma paroisse, je ne chercherai que la gloire de Dieu et le salut des âmes qui me sont confiées. Pour atteindre ce but je les écrirai, mais d'une manière simple, sans emphase, mais correcte. Je m'appliquerai surtout à les rendre exactes. En un mot je veux si bien m'appliquer à l'instruction que je puisse compter sur la belle et magnifique*

récompense promise aux prêtres qui s'acquittent dignement de cette noble fonction : Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellae in perpetuas aeternitates. (Daniel, ch. XII, v. 3).

13) Je dirai Matines et Laudes dès que cela me sera possible. Avant de commencer, j'aurai soin de me recueillir. Je prierai JÉSUS-CHRIST de se placer à ma droite, la Bienheureuse Vierge Marie à ma gauche, les anges et les saints de se ranger autour de moi. Après cela je me proposerai de dire mon office pour adorer Dieu, pour le remercier, lui demander pardon. Je me rappellerai que je doit adorer Dieu au nom de l'Église, lui demander pardon des péchés du monde au nom de l'Église et que c'est *au nom de l'Église et pour l'Église et même pour l'humanité toute entière* que je dois demander des grâces. En disant mon office, n'importe quelle partie, je tâcherai de m'en acquitter *digne, attente et devote*. Je ne répéterai rien de ce que j'aurai dit, mais je prierai Dieu de me pardonner les fautes qui j'aurai commises. A cet effet je dirai avec dévotion et à genoux la prière : *Sacrosanctae et individuae Trinitati*. Le saint roi David disait : *Psal- lam Deo meo quamdiu sum*. Je veux faire de même. *Tous les jours de ma vie je chanterai les louanges de Dieu. Quelle heureuse occupation ! Pourvu que je m'en acquitte comme il faut !*

14) Je m'observerai beaucoup à souper et pendant la récréation du soir. J'aurai soin d'éviter tout ce qui pourrait me procurer un sommeil agité. Je finirai la journée par la prière du soir, que je tâcherai faire de mon mieux. Je la ferai comme on la fait au séminaire. Pendant l'examen de conscience je passerai en revue les actions de la journée, puis les paroles et les conversations, enfin

les pensées et les désirs. Je jetterai encore un coup d'œil sur la vertu qui fait le sujet de mon examen particulier. L'examen achevé, je ferai un acte de contrition des fautes de la journée et de celles de la vie passée, comme si j'allais mourir.

15) Après la prière du soir, je préparerai la méditation, que je mettrai sous la protection de la Très Sainte Vierge par la récitation du *Sub tuum*. Ensuite je prendrai de l'eau bénite, je ferai avec dévotion le signe de la croix sur moi, puis sur mon lit. En me déshabillant je réciterai quelques prières que je continuerai jusqu'à ce que je sois endormi, ou bien je m'occuperai de quelques bonnes pensées qui auront trait à ma méditation.

16) Je me confesserai tous les huit jours; et chaque fois que j'irai me confesser, je le ferai comme si cette confession devait être la dernière de ma vie. Je prierai Dieu de me donner un confesseur pieux et éclairé. Je me confesserai avec beaucoup d'humilité, *car je sais par expérience que les confessions faites avec une humilité sincère sont toujours suivies de la paix du cœur*, conformément à ces paroles de Notre-Seigneur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris*.

17) A la dernière confession du mois je ferai une petite revue des péchés que j'aurai eu le malheur de commettre pendant le mois. La sainte messe qui suivra cette confession sera considérée comme la dernière de ma vie. Après l'action de grâces ordinaire, je ferai quelques-unes des prières que l'Eglise prescrit pour les agonisants, et je relirai le règlement.

18) Je lirai toutes les années les rubriques du Bréviaire, du Missel, du Rituel, les prescriptions du diocèse

et la vie de quelque saint. Je lirai de préférence la vie des saints prêtres et des saints évêques de nos temps.

19) Je ferai tous les ans la visite de ma paroisse pour savoir ce qui s'y passe de plus important. Je tâcherai de donner à chacun les avis que je jugerai nécessaires ou du moins utiles. Je prendrai note de tout ce qui demande quelque attention ou quelque réforme.

20) Un excellent ecclésiastique avait l'habitude de dire à différentes époques de l'année quelques messes extraordinaires. C'était ou pour demander la conversion de quelque pécheur, ou pour obtenir qu'il ne se commette aucun sacrilège pendant le temps pascal, ou pour attirer les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre. Et ces messes étaient annoncées le dimanche afin que les paroissiens y assistassent. Cette pratique, dit-on, a produit d'excellents effets. Ne serait-ce pas le cas pour moi de l'adopter ?

21) Je ferai toujours l'anniversaire de ma première communion, de ma confirmation, de mon ordination et de mon entrée dans la paroisse. Je ferai également tous les ans quelques jours de retraite pour me renouveler dans l'esprit du sacerdoce. Si je suis appelé à la retraite pastorale, je m'y rendrai avec joie et je m'appliquerai à en retirer le plus de fruit possible.

22) Je tâcherai d'éviter avec soin la compagnie des prêtres dissipés et mondains; mais je fréquenterai ceux qui me paraîtront animés de l'esprit de leur état; car s'il y a du danger à fréquenter les prêtres peu fervents et peu zélés, l'expérience nous apprend que toutes les fois qu'on se trouve avec quelque prêtre véritablement bon l'on éprouve quelque chose de ce qu'ont éprouvé les deux disciples qui s'en allaient à Emmaüs.

23) J'examinerai avec soin quelle est ma passion dominante et quand je l'aurai reconnue je la combattrai avec soin par tous les moyens qui seront à ma disposition.

24) Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ranimer ma confiance et ma dévotion envers la Très Sainte Vierge. Je m'appliquerai à la faire honorer et à la faire aimer de tous mes paroissiens, *car je ne veux pas l'aimer tout seul. O que je serais heureux, Vierge sainte, si je vous voyais aimée de tout le monde!*

25) J'invoquerai tous les jours avec ferveur mon ange gardien, mon saint patron, les saints patrons de ma paroisse et de mon diocèse, les anges gardiens et les saints patrons de tous ceux au salut desquels je suis chargé de travailler. En outre j'invoquerai tous les matins les saints dont l'Église fait la fête ce jour-là ou dont elle fait mémoire dans son martyrologe.

26) Les prêtres les plus expérimentés s'accordent à dire que la meilleure manière d'instruire une paroisse est d'y faire des instructions catéchétiques bien préparées. C'est ce que je suis résolu de faire à l'exemple de saint Vincent de Paul, de saint François Régis et de tous ceux qui se sont sérieusement occupés du salut des âmes.

28) Je tâcherai d'avoir toujours beaucoup d'ordre dans mes affaires temporelles. Je payerai toujours exactement toutes mes dettes. Je ferai un bon et saint usage de mon superflu. *Je tâcherai d'arranger mes affaires de telle sorte qu'à ma mort personne ne puisse être scandalisé.*

Sages et judicieux conseils, dont on peut redire la parole de Notre-Seigneur : *Hoc fac et vives!*

Un jour M. Mechler eut l'occasion de montrer, par un exemple contemporain, combien il importe aux prêtres de tendre toujours à la sainteté et que c'est pour eux le plus strict des devoirs. Ce fut en prononçant l'oraison funèbre de M. le chanoine Specht, mort le 11 février 1862, et qui, on s'en souvient, avait été le professeur à Molsheim et à Strasbourg de notre saint directeur avant de devenir son collègue. C'est la seule œuvre de M. Mechler de ce genre qui ait été conservée et nos lecteurs seront heureux de la connaître. Après la théorie, c'est la pratique, dans la vie d'un des prêtres qui ont le plus honoré le sacerdoce dans notre pays au siècle dernier.

*Oraison funèbre du chanoine Jean-Baptiste Specht
(1795-1862).*

Le saint prêtre pour lequel nous venons d'offrir l'auguste sacrifice de la messe et qui naguère encore nous édifiait par l'exemple de ses grandes vertus en même temps qu'il procurait le bien de tout le diocèse par les sages conseils qu'il était appelé à donner à notre vénérable et vénéré Pontife, n'est plus de ce monde. Dieu content de ses travaux, l'a retiré de cette vallée de larmes pour le placer dans son Paradis, dans cette Jérusalem céleste où il n'y a plus ni mort, ni deuil, ni douleur aucune.

Cependant il n'est pas entièrement mort pour nous. Il est vrai qu'il a cessé de nous parler de vive voix; mais il continue à nous parler par ses exemples, par les exemples qu'il nous a laissés comme aspirant au sacerdoce, comme prêtre de JÉSUS-CHRIST, comme interprète de son admirable doctrine, comme supérieur des élèves du sanctuaire, enfin comme membre du grand chapitre de la cathédrale de Strasbourg.

Tout autre de mes chers et bien-aimés collègues se serait beaucoup mieux acquitté que moi de la tâche dont je m'acquitte dans ce moment. Je vous prie donc, vous tous qui m'écoutez, et qui vous attendez peut-être à une oraison funèbre en forme, de vous rappeler que c'est uniquement pour avoir vécu longtemps, très longtemps même, avec le saint et savant prêtre dont nous pleurons la perte, que j'ai été chargé par notre digne supérieur de vous parler d'une manière simple et courte des beaux exemples qu'il nous a laissés et comme élève du sanctuaire et comme prêtre de JÉSUS-CHRIST dans les différents emplois qui lui ont été confiés.

Le Saint-Esprit nous dit que le jeune homme continue à marcher, sa vie durant, dans la route qu'il s'est frayée dans son jeune âge. « *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* ».

C'est ce que notre cher défunt a parfaitement compris dès ses plus jeunes années, mais surtout depuis le moment où, pour se conformer à la volonté de Dieu, il a pris la résolution d'entrer dans l'état ecclésiastique. Déjà comme élève du sanctuaire il pouvait servir de modèle aux vétérans du sacerdoce. A Soleure en Suisse, à Nancy en France, au séminaire de Strasbourg, partout où il a été, ses maîtres et ses condisciples l'ont considéré comme un sujet distingué, même comme un esprit supérieur, mais

surtout comme un modèle de toutes les vertus. Aussi n'avait-il pas plus tôt terminé son cours de théologie qu'il a été appelé par ses supérieurs à enseigner du haut de cette même chaire au pied de laquelle il avait suivi avec tant d'ardeur et avec tant de modestie les leçons de ses maîtres, dont il parlait toujours avec le plus profond respect.

A son exemple, rappelez-vous, chers élèves du sanctuaire, la maxime du Saint-Esprit que je viens de citer et que chacun se dise souvent à lui-même : Je serai comme prêtre ce que j'aurai été comme séminariste. L'amour de la vertu et l'ardeur pour l'étude des sciences ecclésiastiques seront mon partage pendant tout le reste de ma vie si j'ai soin de m'y appliquer sérieusement pendant mes années de noviciat; sinon, l'ignorance et les vices m'accompagneront partout et dormiront avec moi dans la poussière du tombeau. C'est encore le Saint-Esprit qui nous fait ainsi connaître les suites désastreuses d'une jeunesse mal employée.

Dès que notre vertueux jeune homme eut atteint l'âge requis par les saints canons de l'Eglise pour le sacerdoce, il fut ordonné prêtre. Déjà rempli des dons du Saint-Esprit par le digne et fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie, par le sacrement de confirmation et par la digne réception des ordres qui précèdent la prêtrise, il en reçut la plénitude par la réception du sacerdoce. Dès ce moment il fut pour tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître une copie vivante, une expression fidèle de toutes les vertus de son divin Maître. Si bien que sans se rendre coupable de la moindre exagération on pouvait dire de lui : « *Qui pius, prudens humilis, pudicus, sobrius, castus fuit et quietus* ». Haine constante et sincère du péché, et de toute espèce de

péché, amour brûlant pour toutes les vertus cléricales et sacerdotales, zèle ardent pour tout ce qui intéressait la gloire de Dieu et le salut des âmes; et par-dessus tout modestie rare, humilité à toute épreuve, chasteté angélique; voilà les dispositions qui ont dominé en lui depuis le premier moment de son sacerdoce jusqu'au moment où le Seigneur l'a retiré de ce monde pour le faire entrer dans le séjour de la gloire.

L'âge, bien loin de diminuer en lui ces admirables dispositions, n'a fait que les fortifier. La raison de cette constance et de cet accroissement continu dans les vertus, il faut la chercher dans la ferveur et dans la dévotion séraphique avec laquelle il avait coutume de dire le saint office, dans la pureté d'esprit et de cœur avec laquelle il célébrait les saints mystères, dans la fidélité, je dirais presque dans la scrupulosité avec laquelle il a observé les prescriptions de l'Eglise, aussi bien que le règlement particulier qu'il s'était tracé. C'est par l'usage de ces moyens et d'autres encore qu'il a réussi à se préserver de cette malheureuse routine dans laquelle les prêtres tombent si facilement et dont les suites leur sont si funestes.

Apprenez ici, chers élèves, de cet ancien du sacerdoce par quels moyens vous réussirez, non seulement à vous maintenir dans la ferveur, mais encore à y croître jusqu'au jour où il plaira à Dieu de vous appeler à lui.

Un tel élève, un tel prêtre ne pouvait être qu'un excellent professeur; surtout si Dieu, en l'enrichissant des dons d'intelligence et de piété, lui a encore fait part du don de communiquer aux autres les vérités qu'il était chargé de leur enseigner. Or ce don d'enseignement notre saint prêtre le possédait au suprême degré. Ce qu'il savait il avait le talent de le communiquer à tous ceux qui par

leurs études antérieures s'étaient mis à même de suivre et de comprendre ses leçons. Clair, simple et concis dans l'exposition des thèses comme dans les réponses aux objections qui lui étaient soumises, il ne disait rien de trop ni de trop peu. Rien de trop, pour éviter d'être obscur; rien de trop peu, pour ne laisser aucun doute dans l'esprit de ses auditeurs. Et quoiqu'il dût reprendre le même cours tous les deux ans, il n'y avait cependant rien de languissant dans son enseignement. Il y a plus. Quoique ces cours fussent comme stéréotypés, et que par conséquent les mêmes expressions dussent se produire, comme effectivement elles se reproduisaient, ces expressions cependant, bien loin de perdre quelque chose de leur charme, paraissaient toujours neuves dans sa bouche, tant il disait bien tout ce qu'il disait, tant il était pénétré de la grandeur des dogmes qu'il était chargé d'enseigner. Et croyez-le, chers élèves, sa foi vive et sa piété angélique n'ont pas peu contribué à donner à son enseignement ce charme dont je viens de vous parler, tant il est vrai, comme l'a dit le grand Apôtre, que la piété est utile à tout : « *Pietas ad omnia utilis est* ». Ce que je viens de vous dire de notre cher défunt comme professeur, tous les prêtres qui ont été formés par lui sont unanimes à l'attester avec moi.

Après avoir ainsi enseigné la théologie pendant vingt et quelques années, il fut choisi par son évêque pour remplir les fonctions de supérieur. Ces fonctions il les a remplies pendant dix ans et remplies avec le même zèle, avec le même dévouement avec lesquels il avait exercé pendant tant années les pénibles et honorables fonctions de professeur. A l'exemple de son saint patron, saint Jean-Baptiste, il était tout à la fois doux et sévère. Il pardonnait facilement les fautes qui lui semblaient être des

fautes de pure fragilité, mais il se montrait sévère et inflexible envers ceux chez lesquels la désobéissance semblait être un parti pris. Et quand une fois sa conscience l'avertissait de prendre des mesures, il les prenait si bien qu'il n'y avait plus aucune considération humaine qui fût capable de le faire revenir sur ses pas. Cette manière d'agir, il l'avait apprise de son divin Maître qui s'est bien gardé d'éteindre la mèche qui fume encore ou de briser le roseau qui n'est que courbé, mais qui n'en a pas été moins sévère envers les méchants et les orgueilleux.

Enfin, après trente et quelques années de service, il a prié son évêque de bien vouloir lui permettre de se retirer. Mais n'allez pas croire que ce fut l'amour du repos ou le désir de mener une vie plus douce qui l'a déterminé à faire cette demande; car, tout fatigué, tout épuisé qu'il était, il ne laissait pas que de se lever tous les matins à quatre heures pour prier, pour écrire, pour étudier et surtout pour se préparer longuement à l'oblation de l'auguste Sacrifice. L'action de grâces répondait à la préparation. L'heure de l'office canonial étant arrivée, il ne manquait jamais, à moins d'un motif légitime, d'y assister. Pendant l'office il chantait autant que sa faible santé le lui permettait, et à en juger par la ferveur avec laquelle il faisait tout ce qui regardait le service de Dieu, je ne doute pas un instant qu'il n'ait suppléé par la ferveur de l'esprit à ce qui pouvait manquer du côté de la voix, mettant ainsi en pratique ce qu'a dit saint Paul: « *Psallam spiritu, psallam et mente* ». Celui qui a ainsi chanté les louanges du Seigneur sur la terre continuera à les chanter dans les cieux en présence des anges et des saints, selon ce qui est écrit: « *In conspectu angelorum psallam tibi* ».

Cependant comme d'un côté, d'après le témoignage de saint Grégoire le Grand, les cœurs les plus purs sont plus ou moins exposés à être couverts de la poussière du monde et que d'un autre côté rien de souillé ne saurait entrer dans le royaume des cieux, continuons à prier pour lui, afin que Dieu lui accorde au plus tôt, s'il ne l'a pas fait encore, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. Demandons aussi pour nous la grâce de vivre comme il a vécu, afin que notre fin devienne semblable à la sienne. A cette condition la mort pourra bien nous séparer pendant quelque temps les uns des autres; mais l'heure viendra où nous nous reverrons tous et où, prosternés devant le trône de l'Agneau, nous entonnerons avec notre vénérable défunt, pour ne plus jamais l'interrompre, ce beau cantique: « *Sedenti in throno et agno benedictio et honor et gloria et potestas in saecula saeculorum, Amen* ».

CHAPITRE VI.

Le directeur du séminaire : La dévotion à Marie. — Une méditation : *Mater purissima*. — Le chapelet. — L'humilité de la Sainte Vierge. — Deux autres méditations sur Marie. — Un épisode : la fondatrice de Niederbronn.

La Sainte Vierge, nous l'avons déjà dit, tenait une grande place dans la dévotion de M. Mechler¹⁾, et avec raison il considérait comme un devoir sacré de sa charge de l'inspirer aux séminaristes, et de leur bien faire comprendre de quelle importance elle est dans la vie chrétienne et surtout dans la vie sacerdotale. « Si je vous pouvais vous donner cette dévotion, leur disait-il fréquemment, vous deviendriez de bons prêtres »²⁾. A toute occasion il ramenait l'attention sur Marie, ses privilèges, ses vertus, sur la nécessité de recourir sans

1) Nous verrons plus bas que pendant les vacances Monsieur Mechler allait presque tous les jours à Thierenbach, peu éloigné, il est vrai, de Wuenheim. Il fit aussi à plusieurs reprises de pèlerinage de N.-D. des Ermites.

2) Notes de M. Müller. p. 4.

cesse à son intercession. Voici par exemple l'une des méditations du mois de mai 1852, où il avait pris pour thème les litanies de la Sainte Vierge :

« *Mater purissima, mater castissima, mater inviolata, mater intemerata.* Un seul nom ne suffit pas pour exprimer l'incomparable pureté de la Sainte Vierge. Il en faut plusieurs et encore est-ce plutôt par négations que par affirmations que nous disons ce qu'elle est. *Mater purissima.* Mère très pure. Jamais créature ne s'est approchée de Dieu comme la Sainte Vierge, et voilà pourquoi jamais créature n'a égalé la pureté de cette Vierge admirable. O Marie, que j'ai de joie à répéter ces paroles : *Mater purissima!* Vous n'êtes pas seulement très pure, mais vous avez encore obtenu de Dieu le pouvoir de conserver purs ceux qui mettent leur confiance en vous. O Mère très pure, conservez-moi!

« *Mater castissima.* Mère très chaste. D'après la doctrine des Pères, Marie avait tant d'estime et tant d'amour pour cette vertu qu'elle aurait mieux aimé renoncer à la dignité de Mère de Dieu que de perdre cette vertu. Ajoutons que c'est précisément à cause de cet amour pour cette vertu que Dieu a jeté les yeux sur elle. *O Mater castissima, ora pro nobis!* Priez pour nous afin qu'à votre exemple nous restions chastes toute notre vie. Priez pour nous afin que nous triomphions constamment de toutes les tentations ! Ce que vous avez fait pour tant de saints et de saintes, faites-le, ô Mère très chaste, pour nous !

« *Mater inviolata, mater intemerata,* Mère sans corruption, Mère sans tache. La pureté de Marie est si grande que c'est plutôt, avons-nous dit, par négation que par

affirmation que nous pouvons en parler. Lorsque nous parlons de Dieu il est plus facile de dire ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. Il en est en quelque sorte de même de la bienheureuse Vierge Marie. Elle est sans corruption, sans tache, non seulement parce qu'elle a été préservée du péché originel et qu'elle a enfanté le Sauveur du monde sans cesser d'être vierge, mais encore parce que, pendant toute sa vie, jamais pensée mauvaise n'a souillé son esprit, jamais parole équivoque n'a souillé ses lèvres... *O mater inviolata, mater intemerata, ora pro nobis. Non me demergat tempestas aquae, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum* »¹⁾.

M. Mechler recommandait souvent la pieuse récitation du chapelet, et il prêchait d'exemple : un de ses disciples nous écrit qu'à le voir réciter agenouillé son énorme rosaire, on ne pouvait s'empêcher d'être extrêmement édifié. Il raconta un jour que, pendant sa vie de prêtre, il avait passé une semaine sans dire le chapelet, mais qu'il serait prêt à faire n'importe quel sacrifice s'il pouvait réparer cette omission²⁾.

Parmi les privilèges de Marie, celui de son Immaculée Conception remplissait d'une telle joie le cœur du bon M. Mechler qu'il ne man-

1) Sujets de méditations de 1852.

2) Notes de M. Müller.

quait pas de remercier tous les jours la Sainte Trinité d'avoir préservé la Sainte Vierge du péché originel et qu'il recommandait souvent aux autres cette pieuse pratique ¹⁾).

Comme en Notre-Seigneur le pieux directeur trouvait en Marie un parfait modèle de sa vertu de prédilection, l'humilité.

« Marie a été humble dans ses sentiments, dans ses paroles, dans ses actions. *Dans ses sentiments* : rappelons-nous sa conduite lorsque l'archange Gabriel est venu lui annoncer que Dieu l'avait choisie pour Mère. Si Marie qui était si sainte a été si humble et a eu de si bas sentiments d'elle-même, à combien plus forte raison dois-je m'abimer dans mon néant... Je m'humilierai donc à l'exemple de la Sainte Vierge.

« *Dans ses paroles*. Rappelons-nous les quelques paroles que la Sainte Ecriture met dans la bouche de la Sainte Vierge. Elle a parlé à Nazareth, elle a parlé dans la maison de Zacharie, elle a parlé à Jérusalem en retrouvant son Fils. Elle a parlé aux noces de Cana... Quelle modestie dans toutes ses paroles!... Quelle prudence!... Pourquoi son langage était-il si modeste? C'est parce qu'elle était humble de cœur. *Ex abundantia cordis os loquitur* ²⁾).

« *Dans ses actions*. Quand JÉSUS-CHRIST reçoit des honneurs, la Sainte Vierge se cache. Doit-il être couvert

1) Notes de M. Müller.

2) Ibid.

d'opprobres? Elle se montre. Quelle condamnation pour nous! Je veux imiter la Sainte Vierge sous ce rapport, et pour m'y déterminer je veux me rappeler que par l'humilité je mériterai d'entrer dans les dispositions qu'il faut pour obtenir le pardon de mes péchés; que l'humilité m'enrichira de toutes sortes de grâces; que je serai d'autant plus élevé en gloire que j'aurai plus sincèrement pratiqué l'humilité. *Dixi nunc cepi* ¹⁾).

Enfin pour achever de mettre en lumière la grande dévotion de M. Mechler envers Marie, citons deux méditations pour les jours de fêtes de la Sainte Vierge. La première est un simple canevas, la seconde est au contraire assez développée : cette lecture, outre qu'elle est profondément édifiante et bienfaisante, achèvera de donner une idée de la manière de parler, à la fois simple et émouvante, du bon directeur.

Voici le plan d'une méditation pour la fête de la Compassion :

« Pourquoi Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a-t-il permis à sa Mère de le suivre sur le Calvaire et d'être témoin de sa mort? Pour lui procurer l'occasion de coopérer à notre salut en offrant à Dieu ce qu'elle avait de plus cher, pour devenir la Reine des martyrs, pour en faire la Mère de tous les hommes. C'est donc par amour pour elle et pour nous qu'il lui a permis de l'accompagner.

1) Sujets d'oraison pour l'année 1858-60.

« Qu'est-ce que la Sainte Vierge a souffert? Les martyrs ont souffert dans leur corps, la Sainte Vierge a souffert dans son âme. Pendant que les martyrs souffraient dans leur chair, leur âme était dans la joie : l'âme de la Sainte Vierge était inondée de tristesse. L'amour de Dieu diminuait les souffrances des martyrs, l'amour augmenta celles de la Sainte Vierge. Jugez de la grandeur de sa douleur. Voudriez-vous la renouveler, en crucifiant de nouveau son divin Fils, *Filium Dei rursus crucifigentes?* »

« Comment la Sainte Vierge a-t-elle souffert? *Stabat juxta crucem*. Quelle force, et quelle leçon pour nous!

« Pratique pour la journée : *Eia Mater fons amoris... Sancta Mater istud agas...¹⁾* »

Donnons maintenant la méditation développée proposée aux séminaristes le jour de la Visitation de l'année 1847 :

Qui spiritum Christi non habet, hic non est ejus.

« Nous devons être animés de l'esprit de Notre-Seigneur. Cette vérité ne saurait être répétée trop souvent. Elle doit être rappelée plus souvent encore de nos jours, parce que l'esprit du monde se trouve non seulement dans les gens du monde. Il se trouve encore souvent chez les prêtres. Je dirai même que l'esprit du monde est communiqué au monde même par les prêtres.

1) Sujets d'oraison de 1855.

« Puisque donc nous devons être animés de l'esprit de Notre-Seigneur, nous allons considérer par quel canal le Seigneur a coutume de nous communiquer cet esprit.

« L'esprit de Notre-Seigneur nous est communiqué de différentes manières : il nous est communiqué par les sacrements et surtout par l'adorable sacrement de nos autels. Il nous est communiqué par la prière : *Dabit spiritum bonum petentibus se*. Il nous est communiqué par les bonnes lectures. Il nous est communiqué par les bonnes conversations. Il nous est communiqué par l'entremise des saints. Et, pour le dire ici en passant, dans combien d'âmes Dieu n'a-t-il pas fait passer son esprit par l'intermédiaire de saint Vincent de Paul, de saint Ignace, ... etc. ... Mais il aime surtout à se communiquer à nous, à nous sanctifier, à nous remplir de son esprit, de sa vie, par l'intermédiaire de sa Mère. Nous en trouvons la preuve dans le mystère de ce jour.

« Arrêtons-nous d'abord à la sanctification de saint Jean. Nous avons vu ces jours passés que saint Jean-Baptiste a été sanctifié dès avant sa naissance. Le Sauveur du monde n'avait pas plutôt pris chair dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, qu'il se sentit animé du désir de sanctifier celui qui devait lui servir de précurseur. Il le voyait dans l'état du péché et il était touché. Il inspira donc à sa Mère le dessein de se transporter en toute hâte dans la maison de sa parente Elisabeth. Qu'arriva-t-il? Au moment même où elle entra dans la maison, saint Jean fut lavé de la tache du péché originel, sanctifié par l'infusion de la grâce, rempli du Saint-Esprit. Qui est-ce qui opère ces merveilles? C'est le Sauveur des hommes, c'est JÉSUS-CHRIST. Car il n'y a que lui qui

puisse purifier l'homme conçu dans le péché. Il n'y a que lui qui puisse le sanctifier par l'infusion de sa grâce; il n'y a que lui qui puisse le remplir du Saint-Esprit. Ce fut donc à lui d'abord que saint Jean a été redevable de toutes ces faveurs extraordinaires dont il fut comblé. Aussi saint Jean l'a-t-il reconnu, et dès que JÉSUS-CHRIST commença à se montrer en public, il ne se lassait point de dire : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.*

« Mais par qui Notre-Seigneur a-t-il opéré ces merveilles dans son saint précurseur? Vous le savez, ce fut par l'entremise de sa mère. Il voulait qu'elle eut part à cette œuvre de charité. N'était-ce pas pour nous apprendre que c'est à elle que nous devons nous adresser si nous tenons à être délivrés de nos péchés et à être remplis de son Esprit? Oui, en sanctifiant saint Jean par l'entremise de sa Mère, le Sauveur semble nous dire : Si vous avez eu le malheur de tomber dans le péché, recourez à ma Mère. Non pas qu'elle puisse vous accorder par elle-même le pardon de vos fautes, c'est un pouvoir qui m'appartient exclusivement; mais elle vous obtiendra la grâce de vous en repentir, celle de vous en confesser, celle de n'y plus retomber. En remplissant saint Jean de son esprit par par l'intermédiaire de sa Mère, le Sauveur semble encore nous dire : Si vous avez besoin d'humilité, de patience, de charité; si vous remarquez que vous n'êtes pas animé de l'esprit dont vous devez être animé, recourez à ma Mère. Elle fera tant par ses prières auprès de moi que j'accorderai, et que j'accorderai de grand cœur, tout ce qu'on me demandera. J'aime à faire part de mes dons et à enrichir de mes grâces tous ceux qui ont de la confiance en elle. Saint Bernard est donc tout à fait entré dans la pensée de notre Sauveur lorsqu'il a dit : « *Si jactaris*

superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, si aemulationis, respice stellam, invoca Mariam.

« Maintenant que dois-je demander à mon Sauveur par l'entremise de sa Mère? Le pardon de mes péchés. Et si j'ai déjà obtenu le pardon de mes péchés? Une douleur continuelle d'avoir offensé Dieu. Que dois-je encore demander? Une chose essentielle : pour bien servir le Seigneur, pour le servir avec générosité, nous avons besoin d'éprouver quelque chose de ce saint tressaillement qu'a éprouvé saint Jean dans le sein de sa Mère et c'est peut-être ce que nous n'éprouvons pas encore. Eh! bien, prenons la résolution de nous adresser à notre Sauveur par l'entremise de Marie pour l'obtenir.

« Qu'est-ce que je dois encore demander à mon Sauveur? L'esprit du Sauveur. *Qui Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Je m'adresserai à sa Mère et je la prierai de m'obtenir cet esprit. *Memorare . . . etc. . .*

« Le Seigneur a fait de grandes choses en faveur de son saint précurseur. Nous avons vu qu'il les a faites par la médiation de son auguste Mère. Le Seigneur a fait aussi de grandes choses pour la mère de saint Jean; nous allons considérer que ce fut encore par l'entremise de Marie.

« Au moment où la Sainte Vierge entra dans la maison d'Elisabeth, cette sainte fut remplie du Saint-Esprit. Elle était déjà juste, le Saint-Esprit était déjà avec elle, mais cet Esprit lui fut communiqué d'une manière plus abondante : *REPLETA EST Spiritu sancto Elisabeth.* Et à quoi le Saint-Esprit l'a-t-il excitée? A louer Dieu et à louer la Mère de Dieu : *Benedicta tu inter mulieres et benedictus fructus ventris tui.*

« C'est ce que le Saint-Esprit opère partout où il a établi sa demeure. Si bien que nous pouvons regarder comme une marque de sa présence en nous, le désir que nous avons de louer Dieu. Les saints qui sont au ciel ne cessent de louer le Seigneur et de se réjouir de ses perfections. Pourquoi cela? Parce que le Saint-Esprit dont ils sont remplis les y porte. Les saints qui sont sur la terre imitent en cela les saints qui sont au ciel, et les imitent plus ou moins selon qu'ils sont plus ou moins pénétrés de cet Esprit. D'après cette vérité que devons-nous penser de nous-mêmes?

« Qu'est-ce que le Saint-Esprit a opéré encore en sainte Elisabeth? Il l'a excitée à s'humilier : *unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me?* Ce désir de s'humilier et d'être humilié, le Saint-Esprit l'excite partout où il entre. Il n'en saurait être autrement. Le Saint-Esprit est un esprit d'humilité : conséquemment quand il entre quelque part, il y répand cet esprit et excite à la pratique de cette vertu. Nous nous demandons quelquefois comment il est possible que les saints aient pu devenir plus humbles à mesure qu'ils devenaient plus saints. La raison en est bien claire : c'est que le Saint-Esprit devenait de jour en jour plus maître de leur cœur.

« L'Écriture, parlant des impies et de ceux qui sont animés du mauvais esprit, dit : *Superbia eorum ascendit semper*. Pourquoi cela? C'est que le mauvais esprit qui est en eux prend tous les jours de plus profondes racines dans leur cœur. A mesure que l'arbre pousse ses racines en terre, les fruits qu'il produit deviennent plus abondants. A mesure que l'esprit malin s'empare d'un cœur, il y produit des fruits plus abondants, et voilà pourquoi il est dit : *Superbia eorum ascendit semper*. Les saints étaient animés du Saint-Esprit, et cet Esprit devenait de

jour en jour possesseur plus tranquille de leur cœur, et voilà pourquoi on peut dire qu'ils ont éprouvé un plus grand désir de descendre à mesure qu'ils devenaient plus saints.

« Où en sommes-nous sous ce rapport?

« Qu'est-ce que le Saint-Esprit a encore opéré en sainte Elisabeth? A quoi l'a-t-il excitée? A publier les merveilles que Dieu venait d'opérer en elle : *ecce enim ut facta est vox salutationis tuae in auribus meis, exultavit gaudio infans in utero meo*. Cet esprit de gratitude et de reconnaissance, le Saint-Esprit le fait vivre partout où il entre. Le Saint-Esprit avait établi sa demeure dans le cœur des Apôtres : vous savez quelle a été leur reconnaissance envers Notre-Seigneur. Le Saint-Esprit avait établi sa demeure dans le cœur de saint Paul : vous savez qu'il rendait à Dieu de continuelles actions de grâces et qu'il était aussi fort reconnaissant envers les hommes des bienfaits qu'il en avait reçus. Le Saint-Esprit avait établi sa demeure dans le cœur de saint Vincent de Paul : à quoi l'a-t-il excité? A montrer une reconnaissance sans bornes à Dieu et aux hommes.

« Le Seigneur a donc opéré aussi de grandes choses en faveur de sainte Elisabeth. Mais de quel instrument s'est-il servi? A quelle occasion sainte Elisabeth a-t-elle été remplie du Saint-Esprit? Ce fut à l'occasion de la visite que lui fit la Mère de Dieu. Concluons de là que le Seigneur fera aussi de grandes choses pour nous, qu'il nous remplira de son Esprit, de son Esprit d'amour, d'humilité, de reconnaissance, etc... si nous ouvrons à la Sainte Vierge la porte de notre cœur, comme sainte Elisabeth lui a ouvert la porte de sa maison. Que veux-je dire? Je veux dire que par une dévotion sincère et constante envers la Mère de Dieu, nous réussirons à acquérir

l'esprit dans nous devons être animés, l'esprit sacerdotal, l'esprit apostolique, l'esprit de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, le Saint-Esprit en un mot ».

Et le bon directeur concluait cette pathétique exhortation, en engageant ses séminaristes à prendre la résolution suivante :

« Je ne manquerai jamais de saluer la Mère de Dieu dès mon réveil;

je me mettrai tous les jours sous sa puissante protection, moi et tous ceux au salut desquels je dois travailler d'une manière plus particulière;

je la saluerai exactement trois fois par jour. (Dire ici ce qu'a fait saint Vincent de Paul);

pendant la journée je m'entretenirai souvent avec elle pour lui dire : *Ora pro nobis, nunc et in hora mortis nostrae* ».

Terminons ce chapitre par un curieux épisode de la vie de M. Mechler, qu'il faut placer au commencement des années 60, et que nous mentionnerons d'autant plus volontiers que, dans toute son existence, il y a peu de faits extérieurs qu'on puisse citer.

On sait que la congrégation des sœurs du Très Saint Sauveur, vulgairement dite de Niederbronn, fut fondée par une sainte femme du nom d'Elisabeth Eppinger, en religion

sœur Alphonse-Marie. On sait aussi que cette personne passe pour avoir été favorisée de visions surnaturelles qui l'ont fait surnommer *l'extatique de Niederbronn*. Sœur Eppinger ne connaissait nullement M. Mechler. Or un jour que M. Herr, curé de Wuenheim¹⁾, se trouvant aux eaux de Niederbronn, était allé lui faire une visite, elle le pria de dire à M. Mechler qu'elle désirait lui parler, ayant d'importantes choses à lui révéler. Le saint directeur s'y rendit. C'était pendant les grandes vacances. A son retour à Wuenheim, il raconta à ses frères que la religieuse lui avait révélé des faits intéressants, mais il ne dit pas lesquels. Il ajouta cependant que pour un détail de sa conduite personnelle, elle lui avait dit d'avoir à le modifier. « Je croyais bien, convenait humblement M. Mechler, avoir raison d'agir comme je le faisais. Mais je reconnais qu'il faut changer, et je le ferai »²⁾.

M. Mechler raconta aussi à plusieurs re-

1) Ce vénérable prêtre, né en 1800, fut curé de Wuenheim pendant une cinquantaine d'années. Il avait pour M. Mechler la plus profonde vénération, se réjouissant, aimait-il à dire, que sa paroisse eut donné naissance à un saint.

2) Souvenir communiqué par M. Oberreiner.
Mechler.

prises qu'un évêque¹⁾ qui ne croyait pas au caractère surnaturel des révélations de la fondatrice de Niederbronn, était allé la voir par pure curiosité. Celle-ci ne fut point dupe et lui dit : « Vous ne venez me voir que pour vous moquer de moi. Eh bien! sachez que je suis certaine que votre sœur, qui est religieuse, n'a pas encore remercié Dieu de la grâce de la vocation ». La sœur de cet évêque, interrogée par celui-ci, dut convenir qu'elle n'y avait pas songé, et l'évêque cessa d'être incrédule.

1) Ce n'était ni Mgr Tharin, ni Mgr Ræss, qui crurent l'un et l'autre à la réalité des visions de la sœur Eppinger. Cfr. un curieux article de la *Revue catholique d'Alsace*, juin 1905, intitulé : *Un faux Louis XVII, le baron de Richemont*.

CHAPITRE VII.

Les vacances de M. Mechler. — Les « pauvres gens de mon endroit natal ». — Relations de M. Mechler avec sa famille.

Le ministère extérieur dont nous avons parlé à la fin d'un précédent chapitre n'était qu'un petit accessoire dans la vie de M. Mechler, entièrement absorbé, on peut le dire, par ses grands devoirs de directeur du séminaire.

On doit dire la même chose de celui qu'il exerçait dans sa paroisse natale, pendant les vacances, ou le long de l'année à l'égard des membres de sa famille. Mais partout il était toujours et avant tout l'homme de Dieu, le sanctificateur.

Pendant les vacances il était heureux de prêcher les dimanches à ses compatriotes. « Il le faisait aussi souvent que je le lui permettais », atteste le curé de cette époque¹⁾, et il ajoute :

1) M. Herr. Lettre du 3 juin 1878.

« Le bon directeur était partout le même : un exemple d'humilité, de piété, de zèle pour la gloire de Dieu. Se reposant comme le font les saints, pendant les vacances qu'il passait à Wuenheim, il employait son temps en priant, en étudiant et en préparant ses méditations pour les séminaristes »¹⁾.

Les exemples et les exhortations de M. Mechler portaient leurs fruits : on cite l'anecdote d'un vigneron de Wuenheim qui avait l'habitude de jurer à tout propos et qui, un jour qu'à la suite d'un petit accident il ouvrait déjà la bouche pour dérouler son chapelet de blasphèmes, aperçut tout-à-coup, au détour d'un sentier, le bon directeur. Aussitôt les jurons se figent sur les lèvres du brave homme que M. Mechler aborde gracieusement le félicitant d'avoir su se contenir et l'exhortant à s'efforcer à se maîtriser ainsi désormais. Et le vigneron se corrigea quelque peu : il avait toujours peur de voir la silhouette de M. Mechler apparaître au loin. On pourrait citer d'autres traits de ce genre, qu'on se raconte

1) Même lettre.

encore à Wuenheim. Aussi cette paroisse pouvait passer pour être l'une des plus chrétiennes de la région et aujourd'hui encore les exemples de M. Mechler n'y sont point oubliés¹⁾.

Les courts séjours que faisait à Wuenheim le directeur du séminaire²⁾ ne satisfaisaient pas son désir de contribuer au bonheur éternel de ses compatriotes. Ayant eu la joie d'y voir arriver comme vicaire un de ses disciples préférés, il ne cessait de l'exhorter à travailler généreusement à cette portion de la vigne du Seigneur qui lui était si particulièrement chère. « J'aime beaucoup les pauvres gens de mon endroit natal, lui écrivait-il le 23 décembre 1864, et je désire de tout mon cœur que vous puissiez continuer à travailler à leur salut ». « Votre

1) En 1870, les bons paysans de Wuenheim disaient dans leur naïve simplicité : « Si M. Mechler vivait encore, la ville de Strasbourg ne serait pas bombardée : le bon Dieu ne le permettrait pas ».

2) A Pâques et aux grandes vacances. A Pâques M. Mechler demandait toujours si tous les paroissiens avaient rempli leurs devoirs de chrétiens. Sa sœur lui ayant dit un jour : « Non, un tel n'a pas fait ses Pâques », il fit appeler la femme de ce cultivateur sous un prétexte quelconque : celle-ci lui dit que son mari n'avait pas d'habits convenables pour aller à l'église. « Qu'à cela ne tienne, dit le saint homme, voici de quoi en acheter ». Et tout le monde fit ainsi ses Pâques cette année-là à Wuenheim sans qu'on sût pourquoi le retardataire avait fini par se mettre en règle.

dernière lettre m'a causé un grand plaisir, lui disait-il encore¹⁾. Au moins 80 communions chaque dimanche : cela est très beau. Je ne suis pas étonné que le diable se remue . . . Continuez, mon cher ami, à prier, à prêcher, à édifier et vous finirez par triompher ». Après une mission qu'il avait contribué à faire donner en 1863 à sa paroisse natale, et dont il apprenait l'heureux résultat, sa joie ne se contenait pas :

« Mon cher ami en Notre-Seigneur.

Votre lettre m'a fait un très grand plaisir. Je pense avoir éprouvé quelque chose de ce que vous avez éprouvé vous-même pendant ces jours de grâces dont vous me parlez dans votre lettre. Oui, je l'avoue, j'étais heureux comme un ange en la lisant. Ah! si ces pauvres gens pouvaient persévérer dans ces bonnes dispositions, quel bonheur pour eux, pour M. le curé, pour vous! Mais je crains que *l'homme ennemi* ne vienne jeter de la zizanie parmi cette bonne semence, dont ce petit champ vient d'êtreensemencé. Faites donc, de concert avec M. le curé, tout ce qu'un zèle charitable et prudent vous dira et vous permettra de faire pour empêcher le démon de s'emparer de nouveau des cœurs qui viennent de lui être arrachés. Recommandez-leur souvent l'usage continuel des moyens

1) 18 juillet 1865.

2) Lettre de novembre 1863.

de persévérance, de la fuite de l'occasion, de la prière et surtout de la fréquentation des sacrements. Faites-leur comprendre les suites fâcheuses de la rechute dans le péché, et si vous remarquez qu'ils commencent de nouveau à se relâcher, dites-leur avec saint Paul aux Galates : Mais vous couriez si bien pendant la renovation de la mission, vous cherchiez à vous surpasser les uns les autres. *Bene currebatis . . . Quis vobis fascinavit oculos? . . .* »

L'esprit de religion, la pratique fidèle des devoirs chrétiens était, nous l'avons dit, comme un héritage de famille chez les Mechler. Le bon directeur contribua pour une grande part à entretenir les siens dans ces bonnes traditions, tant par le bon exemple qu'il leur donnait lorsque les vacances le ramenaient périodiquement à Wuenheim, que par les lettres toutes remplies de l'esprit chrétien le plus pur par lesquelles il cherchait à entretenir son père¹⁾ et ses frères dans ces sentiments. Une bonne partie de cette correspondance a été heureusement conservée²⁾ : nous allons y faire de larges emprunts. Elles achèveront

1) La mère du chanoine était morte dès le 22 mars 1836.

2) Ces lettres sont écrites en allemand. Nous les citons d'après la traduction de M. C. Oberreiner.

de peindre la physionomie de M. Mechler et mettront en plus grande clarté la bonté naïve de son cœur, attentif non seulement à tout ce qui pouvait entretenir les siens dans leurs pratiques de piété, mais aussi s'intéressant à tout ce qui pouvait leur procurer quelque joie et quelque réconfort.

La première de ces lettres (29 mai 1850) avait en effet pour but de consoler son père et ses frères et sœurs de la mort d'un fils et d'un frère très aimé.

« Je pense qu'il vous arrive ce qui m'arrive, leur écrivait-il dans cette lettre collective. Vous dire combien souvent dans une journée je pense à mon frère défunt est impossible, car je pense presque toujours à lui ».

Après ce cri du cœur venaient tout de suite les consolations :

« Deux choses doivent nous empêcher de nous laisser aller à une trop grande tristesse : chaque fois que je pense à lui je me rappelle les paroles du *Pater* : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! Oui, Seigneur, que votre volonté, votre très sainte volonté, votre très juste volonté, votre très aimable volonté soit faite en moi et dans la maison de mon père comme au ciel . . .

« Chaque fois également que je pense à mon frère je me souviens des bons et saints sentiments qu'il a manifestés dans les dernières années de sa vie. Je suis convaincu que Dieu lui a fait miséricorde. Il a cru en lui et JÉSUS-CHRIST a dit : *Celui qui croit en moi, vivra quand même il serait mort.* Il a espéré en lui, il l'a aimé, il s'est repenti de ses péchés, et il est écrit : *Vous me repousserez pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié* ».

Et le bon directeur terminait cette lettre de condoléance comme un sermon :

« Mettons également à profit pour notre salut le malheur qui nous frappe, et pour cela prenons les trois résolutions suivantes : 1) Aimons la prière. Aussi longtemps que nous prierons volontiers, la miséricorde de Dieu ne s'éloignera pas de nous. 2) Approchons-nous souvent et dignement des sacrements. *Celui qui mange ma chair, a dit le Christ, et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.* 3) Aimons la Sainte Vierge, notre ange gardien, notre patron et surtout saint Joseph. Faites cela, cher père et chers frères et sœurs, et vous vivrez. JÉSUS-CHRIST sera votre vie sur cette terre et votre récompense dans l'autre ».

Parfois il donnait aux siens quelques détails sur ses occupations de directeur :

« Nous avons 104 séminaristes, écrivait-il à son père le 18 novembre 1851, parmi lesquels environ 40 qui sont seulement entrés à la Toussaint. Tous ces jeunes gens

sont ici pour étudier leur vocation et se former à la vie spirituelle. Vous pouvez en conclure que le travail ne nous manque pas. Priez Dieu de m'accorder ce qui m'est nécessaire pour qu'avec son aide je puisse contribuer à la sanctification de ces jeunes gens. Je demande à mes chers frères et sœurs de prier également pour moi.

« Mon unique désir est de procurer la gloire de Dieu et le salut des hommes. Mais pour cela j'ai besoin de grandes grâces; voilà pourquoi j'insiste pour avoir le secours de vos prières ».

Comme toujours cette lettre se terminait par quelques bons conseils :

« Il faut que je vous avoue que pendant les dernières vacances vous m'avez fort édifié; j'ai vu en effet que la vertu est mise en pratique dans la maison de mon père, que la piété y règne. Il ne me reste plus qu'à souhaiter que vous persévériez dans ces sentiments jusqu'à la fin. Je vous exhorte donc à entretenir ces sentiments par la prière, par la lecture de quelques bons livres, par la réception des sacrements et surtout par une humilité véritable et sincère. Comme je sais que tous vous aimez les pauvres, je ne vous dis que cette parole de Notre-Seigneur : *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre vous, vous l'avez fait à moi-même* ».

A la fin de chaque année M. Mechler ne manquait pas d'adresser aux siens les souhaits de circonstance; mais comme il savait les surnaturaliser!

« Les souhaits qu'il est d'usage de formuler en ces jours¹⁾ consistent principalement en ceci : on se souhaite mutuellement une vie longue, une vie dépourvue de souffrances, de croix, de contrariétés. En ce qui me concerne, je crois devoir vous souhaiter quelque chose de meilleur. Je vous souhaite un grand amour envers Celui qui s'est fait homme par amour pour nous, qui est né dans une pauvre étable, et qui, après avoir beaucoup souffert, est mort pour nous sur la croix. Celui qui l'aime, qui l'aime sincèrement, véritablement, ne peut être qu'heureux; mais rien ne peut rendre heureux celui qui ne l'aime pas.

« Si vous me demandez comment nous pouvons arriver à cet amour, je réponds : Aimez-le en attendant aussi bien que vous pouvez, aimez-le tous les jours davantage, rappelez-vous souvent ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il veut encore faire; quand vous priez, demandez la grâce de l'aimer bien; quand vous faites l'aumône, faites-le par amour pour lui; c'est ainsi que peu à peu vous arriverez à l'aimer.

« Heureux celui qui nourrit un véritable amour envers son Sauveur! Il est heureux dans cette vie, il sera également heureux après sa mort. Quand il verra s'approcher

1) Cette lettre est datée du 30 décembre 1851 et adressée à son père. Cette lettre contient aussi par extraordinaire une petite allusion aux événements du jour : « Je ne vous communique pas de nouvelles politiques. Vous savez aussi bien que moi ce qui est arrivé. Quant à ce qui arrivera encore, je le sais tout aussi peu que vous. Au lieu de faire des prophéties, prions plutôt Dieu pour que tout soit pour notre bien ». Le 20 juillet suivant, il mandait encore ceci : « Le Président a été très bien reçu et il n'y a pas eu d'accident ».

la dernière heure, il pourra se consoler en disant : Je suis sur le point de paraître devant mon juge, mais je ne crains rien car je l'aime ».

A la Saint-Joseph, fête de son père, il lui disait gracieusement :

« Que dois-je vous souhaiter de bon ? Je vous souhaite tout ce qui est réellement bon, tout ce qui peut vous rendre véritablement heureux. D'ailleurs je ne laisserai pas de repos à votre glorieux patron qu'il ne vous ait obtenu tout cela ¹⁾ ».

Très souvent dans cette correspondance il est question des pauvres de Wuenheim : il leur envoie de l'argent, il demande de leurs nouvelles. « Je voudrais bien pouvoir aider tout le monde », s'écriait-il ²⁾.

Ce qui ne manque jamais dans ces lettres, ce sont les exhortations pour le ciel :

« Je vous souhaite beaucoup de patience pour l'été, et pour ne pas travailler seulement pour la terre, mais aussi en vue du paradis, faites tout pour l'amour de Celui qui est mort sur la croix pour nous ³⁾ ».

1) Lettre du 14 mars 1852.

2) Même lettre.

3) Lettre du 30 avril 1852.

Et une autre fois :

« Je profite de l'occasion (la mort de deux cousines) pour vous rappeler ce que je vous ai déjà souvent recommandé : n'oubliez pas que nous n'avons pas ici de demeure stable et que tous dans quelques années nous prendrons le même chemin, le chemin qu'ont déjà pris tant de nos chers parents. — Je ne vous dis pas cela pour vous affliger, ajoutait-il, mais pour que nous nous préparions bien à ce grand voyage et que nous puissions paraître avec joie devant notre Sauveur bien-aimé ¹⁾ ».

On le voit par ce dernier passage et on l'a vu déjà précédemment : le bon M. Mechler mêle toujours sa personne aux exhortations qu'il fait. Il sait que les conseils qu'il donneront ainsi mieux acceptés, et, de plus, sa si profonde humilité lui persuade qu'il en a tout autant besoin que les autres. De là venait aussi que sa direction était toujours charitable : comme on l'a dit de saint François de Sales, M. Mechler aimait peu agir par autorité, mais plutôt par bonté et par la contagion douce d'un cœur aimant et dévoué. Il ne disait pas, on vient de le voir : Marchez vers Dieu. Mais : Efforçons-nous les uns et les autres d'aller vers Lui.

1) Lettre du 1^{er} février 1855.

Le 2 janvier suivant les souhaits de circonstances étaient faits de nouveau de cette chrétienne et à la fois gracieuse manière :

« Si penser et écrire étaient une seule et même chose, vous auriez eu plus tôt mes souhaits de nouvel an. Depuis quelques jours déjà ils étaient dans mon cœur, mais il ne m'était guère possible de vous les faire parvenir par écrit. Je ne vous les envoie qu'aujourd'hui, mais aussi brefs que possible, car des affaires m'attendent qui ne peuvent être remises.

« Je vous souhaite donc une bonne et heureuse année. Je vous souhaite entre autres choses que cette année vous fassiez de réels progrès dans la voie de la patience, dans celle de l'humilité, de la miséricorde, de l'amour du prochain, de la douceur, de la piété, de la chasteté.

« Cependant il ne faut pas prendre à la fois ces différents chemins; sans quoi vous parviendrez trop tôt à votre but, de sorte qu'à la fin vous ne sauriez plus quelle vertu vous devez pratiquer. Je vous conseille donc de choisir une de ces vertus, et après l'avoir choisie de vous dire : C'est cette vertu que dans le courant de cette année je veux pratiquer. Qu'il m'en coûte n'importe quoi, avec la grâce de Dieu je veux la pratiquer. Il faut que ce soit ainsi, aucun obstacle ne m'en détournera. Je veux la pratiquer comme les saints l'ont pratiquée. Et afin de parvenir au but, je veux employer les moyens suivants : 1) la prière; 2) la fréquente méditation de cette vertu; 3) je veux saisir toute occasion qui se présentera de la pratiquer; 4) m'approcher souvent des sacrements ».

Et il ajoutait cette phrase qui le peint si bien :

« Pardonnez-moi ma simplicité. Mais voyez-vous, quand on veut aller au ciel, il faut être un peu simple et naïf. *Si vous ne devenez comme de petits enfants*, a dit le Sauveur bien-aimé, *vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*¹⁾ ».

Dans une lettre écrite pendant la semaine de Pentecôte M. Mechler disait à son père :

« A cette époque de l'année je ne crois pas pouvoir demander mieux pour vous que les dons du Saint-Esprit. C'est dans ce sens qu'actuellement je prie pour moi, pour nos élèves, pour vous tous; car là où règne et gouverne le Saint-Esprit tout est bien ordonné, là se trouve la paix, là se trouve la joie, le contentement, là se trouve la véritable vie chrétienne; là se trouvent toutes les vertus, surtout la piété, l'humilité. Celui qui participe à ces dons peut dire : Avec ces dons j'ai eu tous les biens.

« Je prie donc Dieu de vouloir bien vous accorder ces dons si précieux : le don de sagesse, le don de science, de force, de conseil, d'intelligence, de piété et de crainte de Dieu. Priez avec moi et le Seigneur nous exaucera ».

Toute circonstance lui donnait occasion d'exhorter les siens. C'est ainsi que lors du carême de 1857 il leur écrit :

« Nous allons commencer le carême pendant lequel il nous faut faire un peu pénitence pour nos péchés et nous préparer à la fête de Pâques. Mettons ce temps à

1) Lettre du 2 janvier 1865.

profit comme si nous avions à nous préparer à la venue de JÉSUS-CHRIST. Nous devons sans doute éviter le péché en tout temps, mais nous devons le faire surtout pendant le carême. En tout temps nous devons tâcher de plaire à Dieu par la prière, l'aumône et d'autres bonnes œuvres, le jeûne, etc... Mais durant le carême il nous faut y veiller davantage¹⁾ ». « Priez un peu pour moi, continuait-il humblement, afin que je fasse moi-même ce que je dis aux autres de faire ».

Au moment du mois de mai de cette même année²⁾, c'était un vrai petit traité sur la dévotion à la sainte Vierge qu'il envoyait aux siens :

« Très chers père, frères et sœurs.

Je sais que vous aimez la Sainte Vierge. Moi aussi je l'aime, du moins je voudrais l'aimer. Je suis sûr de ne pas vous importuner en vous parlant un peu de Celle qui, après Dieu, peut faire le plus pour nous.

« Avant tout n'oubliez pas que ceux qui n'ont pas de dévotion envers la Mère de Dieu ne pourront être sauvés; de même il est impossible que ceux-là périssent qui l'honorent véritablement. *On n'a jamais entendu dire, remarque saint Bernard, qu'un véritable serviteur, qu'une véritable servante de Marie, ait péri.* »

« Mais celui qui veut bien honorer la Mère de Dieu doit se faire une loi de l'invoquer plusieurs fois par jour

1) Lettre du 24 février 1857.

2) Lettre du 14 mai 1857.

se recommander à elle le matin, réciter dévotement l'*Angélus* trois fois par jour et se recommander de nouveau à elle le soir, célébrer ses fêtes.

« Mais ce n'est pas tout. La véritable dévotion envers la Mère de Dieu consiste principalement à imiter ses vertus. Si vous voulez connaître ces vertus, en voici quelques-unes. Je dis quelques-unes, car les vertus de la Vierge bienheureuse sont si nombreuses qu'elles ne peuvent être dénombrées si vite. De même qu'il nous est impossible de compter les étoiles par une belle nuit claire, de même il nous est impossible de compter les vertus de la Mère de Dieu. Le firmament orné d'étoiles est beau, mais l'intérieur, le cœur de la bienheureuse Vierge est encore bien plus beau. Et c'est d'après son cœur qu'il nous faut régler notre cœur, si nous voulons bien l'honorer.

« La Très Sainte Vierge était humble, humble en pensées, en paroles et en actions; nous aussi nous devons être humbles. Par cette vertu nous plairons à Dieu et à sa Mère.

« La Très Sainte Vierge aimait Dieu et son prochain comme personne n'a aimé Dieu et son prochain. Il nous faut l'imiter.

« La Très Sainte Vierge aimait la pureté, si bien qu'elle aurait renoncé plutôt à la dignité de Mère de Dieu qu'à cette vertu. Il faut aimer également cette vertu et être prêts, avec la grâce de Dieu, à mourir plutôt que de la ternir, fût-ce par une parole ou une pensée.

« La Très Sainte Vierge était patiente. Après JÉSUS-CHRIST, personne n'a eu à souffrir plus qu'elle. C'est pourquoi on l'appelle avec raison *Reine des martyrs*. Et

pourtant nous ne voyons pas qu'elle ait été un seul instant impatiente.

« Celui qui veut pratiquer ces vertus ou d'autres vertus doit employer quelques moyens, qui sont les suivants : 1) La prière, car la vertu doit nous venir d'en-haut et remarquez bien qu'il faut nous réfugier dans la prière au moment même où nous voulons pratiquer la vertu. 2) La fréquente réception des sacrements. Si j'avais plus de temps, je vous en dirais plus long; mais je n'en ai pas suffisamment. D'ailleurs je sais que vous faites cela. Continuez et Dieu vous bénira. Croyez m'en. 3) Ne jamais commettre de péché de propos délibéré. 4) Avec tout cela être toujours gai, éveillé, jamais triste, jamais abattu; car Dieu n'aime pas cette tristesse, excepté quand nous sommes tristes à cause de nos péchés ».

Et le bon directeur, toujours abondant lorsqu'il parlait de la Sainte Vierge, ne s'arrêtait que parce que, comme il le disait simplement « le papier était rempli¹⁾ ».

Lorsqu'il rentrait à Strasbourg après les vacances, M. Mechler se croyait obligé, par cette grande délicatesse de sentiments qui était aussi un des traits de son caractère, de remercier les siens de l'accueil qui lui avait été fait, et c'est en les exhortant à la vertu qu'il pensait pouvoir le mieux leur témoigner sa reconnaissance :

1) Lettre du 27 octobre 1861.

« Quant à vous, chers frères et sœurs¹⁾, je ferai mon possible pour vous témoigner ma reconnaissance pour tous les services que vous m'avez rendus et que vous ne cessez de me rendre. Je prie pour vous tous les jours et vous pouvez être assurés qu'au moment où je prie pour vous je demande avec instance tout ce qui peut vous être utile pour le ciel. Car je veux aller au ciel; mais je veux également que tous ceux au salut desquels je dois travailler aillent au ciel, surtout vous, mes chers frères et sœurs.

« Voilà pourquoi je me permets de vous communiquer encore quelques salutaires leçons :

« 1) Gardez-vous toujours de tout ce qui est péché; mais je vous prie de vous garder surtout des péchés par lesquels vous auriez pu déjà offenser Dieu. Cependant il ne suffit pas d'éviter ce péché, il nous faut aussi tâcher d'acquérir la vertu qui est opposée à ce défaut dominant.

« Voilà pourquoi tout homme doit se dire : Voilà mon péché dominant, voilà la vertu qui lui est opposée; eh bien, je veux éviter ce péché, je veux pratiquer cette vertu.

« Vous me direz peut-être : C'est bientôt dit, mais pas si vite fait. Je le sais, chers frères et sœurs, car si c'était aussitôt fait que dit, je serais meilleur que je ne suis. Faites néanmoins ce que vous pouvez, Dieu vous aidera.

« 2) Quant aux moyens que nous devons employer pour nous rendre dignes du ciel, je ne veux parler ici que de l'un ou l'autre. Aimez la prière, approchez-vous

1) Comme on le remarque, M. Mechler ne s'adressé plus à son père en tête de cette lettre : celui-ci en effet était mort pieusement le 21 février 1858, âgé de 74 ans.

de temps à autre des sacrements, et quand c'est possible lisez le soir, du moins les dimanches et jours de fêtes, un chapitre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, ou du *Parfait chrétien* de saint Alphonse. Méditez un peu ce que vous lisez. Parlez entre vous de ce qui aura été lu, et, croyez-m'en, il vous arrivera souvent ce qui est arrivé aux disciples qui sont allés à Emmaüs. Il est écrit que pendant qu'ils s'entretenaient avec JÉSUS-CHRIST leurs cœurs sont devenus tout brûlants ».

A la fin de cette même année 1861¹⁾, M. Mechler insistait sur la gratitude que nous devons au bon Dieu pour ses nombreux bienfaits :

« Si à la fin de cette même année nous réfléchissons un peu, il nous faut avouer et reconnaître que nous devons beaucoup au bon Dieu. Oui, grands et nombreux sont les bienfaits dont il nous a comblés jusqu'à présent. Pourtant les bienfaits dont il veut nous gratifier encore sont plus grands; car, après cette vie, il veut nous donner la vie éternelle.

« C'est précisément cette vie éternelle que je vous souhaite de bon cœur, et par conséquent tout ce qui est nécessaire pour y arriver. JÉSUS-CHRIST est mort sur la croix pour nous procurer cette vie éternelle. Il ne faut donc pas nous étonner si le bon Dieu nous demande d'éviter le péché et de pratiquer la vertu.

« Mais parmi toutes les vertus que Dieu demande de nous, c'est la charité qui est la plus importante. Pratiquez

1) Lettre du 31 décembre.

donc l'amour du prochain et aimez-vous vous-même. Aimez Dieu, aimez le prochain, aimez-vous vous-mêmes comme Dieu le commande ».

Et à pareille date en 1862¹⁾ :

« Je souhaite que ma lettre vous trouve en bonne santé et que le bon Dieu, qui vous a déjà comblés de tant de bienfaits, continue de vous en combler pendant l'année qui va s'ouvrir et beaucoup d'années encore et que, quand vous l'aurez servi fidèlement jusqu'à un âge avancé, il vous reçoive et vous dise : *Venez et entrez dans la joie de Seigneur*.

« Mais comme cette récompense n'est réservée qu'à ceux qui ont lutté contre le péché et qui ont pratiqué la vertu, prenez, à la fin de cette année, la ferme résolution de renoncer à nouveau au péché et de pratiquer toutes les vertus chrétiennes, surtout l'humilité, la douceur, l'amour de Dieu et du prochain. Heureux tous ceux qui s'y consacrent sérieusement et persévèrent; ils seront appelés enfants de Dieu ».

« Etes-vous toujours remplis d'ardeur pour acquérir les vertus chrétiennes? écrivait-il à ses frères et sœurs le 23 janvier suivant. Je l'espère également, car en cela il ne nous est pas permis de rebrousser chemin, ni même de rester sur place. Il faut recommencer chaque jour. Si cela vous paraît un peu difficile, songez que nous nous y sommes engagés dès notre baptême, songez que c'est la volonté de Dieu, qu'Il est assez puissant pour nous récompenser de tout.

1) Lettre du 31 décembre 1862.

« Et si les mauvais exemples des autres nous rendaient plus tièdes, plus paresseux, reprenons vite courage et marchons avec plus d'ardeur dans le sentier de la vertu ».

« Ne vous laissez pas détourner du chemin de la vertu par aucune tentation, continuait-il un mois après¹⁾. Je sais par expérience qu'il en coûte de devenir vertueux, que tous les jours on a à lutter tantôt contre telle passion, tantôt contre telle autre. Mais à celui qui prie, tout est possible ».

La lettre du 4 mai de cette même année contient une anecdote qui peint au vif M. Mechler. On y jugera à quel degré de modestie extérieure il était arrivé. Mais laissons-le parler :

« En montant à Bollwiller pour aller à Strasbourg, je me suis mis à dire tout de suite mon bréviaire. A Rouffach, Aimé²⁾ monta dans le compartiment où je me trouvais; mais n'ayant pas détourné les yeux de mon bréviaire, je ne le remarquai pas. Quand nous arrivâmes à Hattstatt, il descendit, me salua et me dit qu'il n'avait pas voulu me déranger dans ma prière. Il faut avouer que je fus tout confus quand il me serra la main. Mais je me suis remis aussitôt en pensant que ce n'était pas un péché. Dites-lui, si vous le voyiez par hasard, qu'à cause de cette maladresse je lui ferai une visite pendant les vacances ».

1) Lettre du 21 février 1863.

2) Un de ses parents.

Une mission qu'on allait prêcher à ce moment à Wuenheim et qu'il contribua beaucoup à faire donner, nous l'avons déjà dit, est l'occasion de pressantes recommandations aux siens.

« Demandez à Dieu de ne pas permettre que les résolutions prises dans notre paroisse, durant ce temps de grâces, s'évanouissent. Ce serait un grand abus de la grâce de Dieu, et ceux qui se rendent coupables de ce péché recueillent des trésors de colère pour le jour du jugement, comme le dit saint Paul.

« Pour vous, chers frères et sœurs, n'oubliez jamais que beaucoup de grâces vous ont été accordées pendant ce temps. Remerciez-en Dieu et aimez-le de tout cœur. Gardez-vous bien de tout ce qui lui déplaît. Faites souvent une lecture spirituelle, dites souvent le chapelet, approchez-vous souvent des sacrements. Donnez le bon exemple à la paroisse en cela.

« N'oubliez jamais mes recommandations. Ne soyez pas tristes, supportez-vous les uns les autres, aimez-vous, édifiez-vous les uns les autres, efforcez-vous de vous surpasser l'un l'autre en zèle, en haine du péché, en amour de Dieu et du prochain, en humilité, en repentir de vos péchés.

« Renouvelez souvent vos bonnes résolutions, et quand vous faites une bonne lecture dans l'*Imitation de Jésus-Christ* ou dans un autre livre, prenez chaque fois une bonne résolution.

« Faites également tout votre possible pour former à la véritable piété les enfants de feu notre frère. Exhortez-les avec bonté. Et ne vous contentez de leur faire des

recommandations l'une ou l'autre fois, mais faites-en souvent. C'est nécessaire, car nous vivons à une époque où il faut faire tout son possible pour retenir un peu la jeunesse. Dites-leur qu'ils me tiennent bien à cœur, qu'ils me feront grand plaisir s'ils se consacrent à la piété, à la vertu. Prémunissez-les surtout contre l'esprit du monde, contre l'égoïsme, car je crois avoir remarqué que c'est là leur défaut principal. Mais encore une fois, faites-le avec bonté, avec amour, en un mot comme vous voudriez qu'on s'y prenne s'il s'agissait de vous¹⁾ ».

Parfois le bon M. Mechler avait des scrupules de trop sermonner ses frères et sœurs et de les traiter comme des séminaristes :

« Tous les jours je prie pour vous, leur écrivait-il le 19 novembre 1863. En ce moment je parle à nos élèves des divers exercices de piété qu'ils doivent aimer toute leur vie. Je voudrais vous en parler également un peu, mais je crains que vous ne me disiez : Mais nous ne sommes pas des séminaristes ! Si vous voulez nous dire quelque chose, dites-nous quelque chose qui nous soit approprié.

« Eh bien, à mon avis, voici quelque chose pour vous : Faites tous les jours une lecture dans l'*Imitation*, dans le *Parfait Chrétien* ou dans tout autre bon livre. A vous convient la prière, pour que Dieu vous accorde la grâce de mettre en pratique soit ce que vous avez entendu du haut de la chaire, soit ce que vous avez lu dans de bons

1) Même lettre du 4 mai 1863.

livres. Pour vous encore ce que le Sauveur bien-aimé a dit un jour à quelqu'un : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces*. A vous convient encore la pieuse récitation du Rosaire, pour que la Mère de Dieu vous prenne sous sa protection et vous préserve de tout ce qui pourrait nuire à votre corps ou à votre âme.

« Ne le prenez pas en mal si je vous écris de la sorte. Si je vous aimais moins, je vous écrirais d'une autre façon. Je me contenterais de ne vous conseiller que le strict nécessaire. C'est précisément l'amour que j'ai pour vous et le désir de travailler un peu à votre sanctification qui ne me permettent pas de vous écrire autrement ».

Comme il savait aussi toujours entremêler ses lettres de bons conseils, tout en donnant aux siens les nouvelles qui pouvaient les intéresser, avec une charmante simplicité qui révèle le fond de son cœur, on le verra encore par la lettre suivante, du 29 avril 1864, que je ne résiste pas au plaisir de citer toute entière.

« Chers frères et sœurs,

J'aurais bien voulu assister à la première communion que Ferdinand¹⁾ va faire dimanche prochain. Mais comme ce n'est guère possible, je vous prie de me rem-

1) Un de ses neveux, le chef actuel de la famille Mechler à Wuenheim.

placer en cette circonstance et de lui dire ce que vous pensez que je lui dirais si j'étais présent.

« Prenez bien part à son bonheur. *Rejouissez-vous* est-il dit, *avec ceux qui se réjouissent*. Et à cette occasion prenez la ferme résolution d'éviter tout ce qui déplaît à Dieu et de pratiquer toutes les vertus qu'il nous demande de pratiquer.

« Je ne veux pas entrer dans le détail, vous me comprenez. Mais je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai beaucoup à lutter contre l'égoïsme, mais que je me suis résolu à mourir plutôt qu'à me laisser vaincre. Priez pour moi, afin que je ne succombe pas.

« J'ai recommandé à ma sœur de ne pas oublier les pauvres malades. Je suis convaincu que vous les aimez et que nul besoin n'est pour moi de vous y exhorter. Mais plus j'avance en âge, plus je me sens poussé à accomplir des œuvres de charité et à exhorter les autres à ces mêmes œuvres, car il est écrit : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde*.

« N'oubliez surtout pas le pauvre Zervetz.

« Si vous donnez quelque chose pour Thierbach, j'aimerais bien que M. le curé le conserve, car j'ai l'intention de faire faire quelque chose, et j'ai déjà remis quelque chose à M. le curé dans cette intention.

« Ma santé n'est pas encore entièrement rétablie. Je crois bien que le refroidissement que j'ai attrapé je ne sais où pendant les vacances a pu me causer une maladie de poitrine. Depuis deux ou trois jours j'ai de nouveau un peu d'appétit et je crois que dans quelques jours je serai de nouveau bien guéri.

« Je remplis sans doute les devoirs de mon état ; pourtant je les ai négligés une ou deux fois.

« Je n'ai pas encore été chez Joseph ¹⁾, mais je lui ai écrit que j'irai le voir sous peu et que tout le monde est en bonne santé à la maison.

« Prenez soin de votre santé. Je vous salue tous cordialement. Saluez M. le curé, M. l'abbé, les parents, frères et sœurs de Joseph. Tranquillisez-vous à mon sujet, car je ne vous ai rien caché et je me sens bien mieux et je crois que je mangerai de bon appétit à midi.

Votre frère très obéissant
J. Mechler.»

Cette lettre, d'une si touchante simplicité, nous apprend que M. Mechler avait été assez malade à ce printemps de 1864. Bientôt cependant il pouvait annoncer à sa famille son rétablissement, on va voir en quels termes humbles et touchants :

« Dieu merci, je vais de nouveau mieux. Avec la grâce de Dieu je veux mieux utiliser ma santé et tâcher de faire encore un peu de bien afin que, lorsque je paraîtrai devant Dieu, je ne sois pas repoussé, mais que je trouve miséricorde ».

Un des frères de M. Mechler était depuis quelques années maire de Wuenheim. Comme quelques-uns parlaient de rétablir la *Kilbe*,

1) Celui de ses neveux qui, également honoré du sacerdoce, devait mourir prématurément, curé d'Eschentzwiler, en 1894.

supprimée depuis longtemps, il consulta le directeur qui lui répondit aussitôt¹⁾:

« Ta lettre m'a causé en même temps de la joie et de la tristesse. Je m'explique. J'ai vu que tu es résolu à suivre mon conseil et à démissionner plutôt qu'à agir contre; cela me fait plaisir. Car j'en conclus que tu préfères Dieu et ta conscience à tout. Ce sont les sentiments d'un véritable chrétien. Encore une fois tu viens de me causer une joie réelle et de me donner la preuve que tu aimes vraiment Dieu.

« Mais ce qui me remplit de tristesse, c'est le mauvais esprit qui règne dans mon endroit natal. De bons chrétiens devraient renoncer à ces usages païens, quand même Dieu ne leur aurait pas accordé de grâces spéciales. A plus forte raison de tels usages devraient être abolis dans les communes pour lesquelles le Dieu miséricordieux a fait ce qu'il a fait pour la nôtre. Il y a quelques années a sévi le choléra et dans plusieurs endroits a séparé les parents des enfants : notre commune a été épargnée.

« L'an dernier Dieu s'est montré très miséricordieux, en leur accordant la grâce d'une mission.

« Cette année, à l'occasion de l'Adoration perpétuelle, doit avoir lieu le renouvellement de la mission. Et pour toutes ces grâces et mille autres grâces que Dieu a accordées à la commune, celle-ci est décidée à présent à rétablir un usage mauvais, coupable, un usage que je croyais à jamais banni de mon endroit natal, un usage qui pro-

1) Lettre du 31 mai 1863.

voque la colère de Dieu, qui afflige la Sainte Vierge, un usage qui est si nuisible aux bonnes mœurs; un usage qui fait la joie des esprits impurs et déréglés de l'enfer. C'est cet usage que veut rétablir la commune de Wuenheim, cette commune qui doit le bon exemple aux communes environnantes.

« Voilà ce qui me remplit de tristesse.

« Mais, mon cher frère, tu me demandes ce qu'il y a à faire. Voilà mon conseil : 1) Sois calme. 2) Tiens bon tant que tu as l'espoir de pouvoir empêcher la chose. 3) Je te conseille de dire au conseil municipal pourquoi tu es opposé à cet usage. Fais-leur comprendre que tu veux empêcher la chose non pour les ennuyer, mais purement et simplement pour être utile à la commune. Dis-leur que tu as accepté la charge de maire pour le bien de la commune, que tu es prêt à faire tout ton possible pour elle, que tu es même prêt à procurer au conseil municipal et à toute la commune des plaisirs innocents, si c'est possible.

« Si tu crois que mes paroles puissent avoir de l'influence sur le conseil municipal, je te permets de leur dire ce que j'en pense et même de leur lire ma lettre.

« Je te conseille encore de conserver ton calme, de prier et de dire à tes frères et sœurs de prier également.

« Si tu réussis, remercie Dieu; si tu ne réussis pas, je crois que tu auras fait ce que tu devais faire.

« Ce que je t'ai écrit, mon cher frère, je l'ai écrit après mûre réflexion. Je te prie donc de bien réfléchir à toutes mes paroles, surtout à mes conseils.

« Je veux également prier et faire prier, afin que Dieu bénisse tes actes et tes paroles ».

A la réception de cette lettre éloquente, le frère du saint directeur n'hésita pas : il lut en plein conseil municipal, et tous se rendirent aux raisons si fortement exprimées par M. Mechler. Heureux temps où la parole d'un saint prêtre pouvait ainsi maintenir dans le devoir toute une population !.. Combien nous en sommes loin aujourd'hui !

Nous en avons assez dit pour montrer que toujours et partout, dans ses lettres à sa famille comme dans ses exhortations du séminaire, M. Mechler n'avait jamais qu'une seule chose en vue, la gloire de Dieu et son règne sur les âmes. Terminons donc nos extraits de sa correspondance, par la dernière lettre qu'il adressa aux siens. Ces *novissima verba* sont bien touchants dans leur simplicité.

« Strasbourg, le 27 avril 1866.

Chers frères et sœurs.

« Nous voilà de nouveau installés tous à notre poste, sauf quelques séminaristes qui, pour différents motifs, sont encore restés à la maison.

« Que le bon Dieu nous conserve en bonne santé et nous communique cet esprit qui nous est si nécessaire à tous, je veux dire cet esprit sacré sans lequel nous sommes incapables de faire le moindre bien.

« Mais Dieu ne donne ce bon esprit qu'à ceux qui le lui demandent; réfugions-nous donc dans la prière; d'ici Pentecôte prions beaucoup. Notre prière sera d'autant plus agréable à Dieu que notre cœur sera plus pur et plus humble. Je voudrais bien m'étendre davantage là-dessus, mais cela ne m'est guère possible.

« Joseph est bien arrivé; il m'a recommandé de vous saluer tous, ainsi que ses frères et sœurs.

« Pour moi, je suis également bien arrivé et vais bien jusqu'à présent.

« Je vous salue tous de tout cœur et vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi. Priez pour moi, comme je prie pour vous.

« Le bonjour à tout le monde sans exception.

Votre frère très obéissant

Joseph Mechler ».

Un mois après on ramenait dans la maison paternelle la dépouille mortelle de ce prêtre qui avait aimé les siens d'une si véritable et si chrétienne affection et qui, du haut du ciel, on n'en peut douter, continue à les protéger.

CHAPITRE VIII.

Mort de M. Mechler. — Récit d'un témoin. — Son oraison funèbre. — Ses funérailles. — Epilogue.

Par sa constante pratique des plus austères vertus, M. Mechler était un de ces privilégiés dont l'âme use le corps, ou, selon l'expression vulgaire, la lame le fourreau. Sans aucun ménagement pour sa santé, délicate cependant, il allait toujours jusqu'à l'extrême limite de ses forces, ne s'écoutant jamais, et, peut-on dire, ne se reposant jamais. Lui aussi aurait pu répéter le mot célèbre : Nous aurons l'éternité pour nous reposer¹⁾!

Depuis quelque temps plus souffrant que d'habitude, mais cependant toujours debout, rien ne faisait supposer au commencement de

1) « *Dio mio*, écrivait Mgr d'Hulst, qu'il fera bon dans le paradis! *Requiem æternam, lux perpetua!* Ici c'est tout le contraire: *labor æternus, nox perpetua*. Heureusement que cette perpétuité ne durera pas longtemps ». (*Lettres de direction*, p. 206).

1866, que ce serait la dernière année de sa vie. Pendant les vacances de Pâques, il donna, comme de coutume, quelques sermons dans l'église de Wuenheim, et notamment le 22 avril, jour où l'évangile de la messe l'amena naturellement à commenter la parole de Notre-Seigneur : « *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus* ». Ce fut son dernier sermon : mais sauf peut-être lui-même, car les saints ont plus que les autres de ces pressentiments, personne ne se doutait que ces paroles lui seraient bientôt appliquées et qu'on ne le verrait plus remonter dans cette chaire d'où tant de fois il avait fait entendre la parole de Dieu. Plus tard on remarqua cette frappante coïncidence, et, de longues années encore après, on aimait à la rappeler.

Le lendemain il écrivait ces humbles paroles que nous avons déjà citées plus haut : « Que de reproches j'ai à me faire ! la position que j'occupe me mettait à même de faire beaucoup de bien . . . Ah ! plutôt à Dieu que j'eusse mieux compris l'importance de ma vocation ! Priez pour moi, afin que le bon Dieu me pardonne mes fautes et mes négligences, et qu'il me

fasse la grâce de bien profiter des derniers jours de ma vie pour réparer le passé !¹⁾ »

Voilà bien, semble-t-il, une allusion à sa fin prochaine. Cependant quelques jours plus tard, il écrivait aux siens la dernière lettre qu'il devait leur adresser et que nous avons reproduite plus haut²⁾, sans y faire aucune mention d'un pressentiment quelconque de ce genre.

Moins d'un mois après, pendant la semaine de la Pentecôte, pendant laquelle la retraite donnait au saint directeur un surcroît d'occupations, bien qu'il ne diminuât jamais ni ses jeûnes ni ses autres mortifications, le second jour un refroidissement le saisit, qui dégénéra rapidement en une fluxion de poitrine. « Après avoir récité le bréviaire avec ses chers séminaristes, — nous laissons ici la parole à l'un d'eux³⁾ qui a bien voulu nous envoyer le touchant récit des derniers jours du vénéré directeur, — M. Mechler s'avança au banc de

1) Lettre à M. Müller du 23 avril 1866.

2) Page 110.

3) M. le chanoine Salzmann, comme nous l'avons dit précédemment.

communion et dit avec une véhémence singulière : Messieurs, il n'est pas d'usage que le directeur prenne la parole pendant la retraite, mais il faut que je vous le dise, Messieurs, notre retraite ne marche pas. Comment ! on cause, on rit, on est distrait !¹⁾ non, notre retraite ne marche pas ». Ces paroles, dites avec une énergie pleine d'indignation, furent les dernières que M. Mechler adressa aux séminaristes : aussi l'impression en resta-t-elle profondément gravée dans nos âmes.

« Le lendemain, jeudi, M. Mechler fit dire qu'il ne pouvait pas assister à l'exercice des cérémonies de l'ordination. Dès lors nous commençâmes à nous inquiéter. Vendredi, il allait plus mal et déjà, par moments perdait connaissance. Le mal empira le samedi. Mais le dimanche, M. le supérieur (M. Stumpf) en faisant l'instruction ordinaire, mais plus courte que d'habitude, annonça que M. Mechler allait mieux et qu'il allait lui apporter la Sainte-Eucharistie, mais non pas en viatique. En

1) Deux ou trois séminaristes avaient troublé quelque peu le recueillement silencieux de la retraite en ouvrant des caisses de livres arrivées ce jour-là pour être mis en vente après les exercices.

réalité cette communion fut la dernière, et déjà avant la grand'messe le mal avait repris plus d'intensité. Dès lors la consternation fut grande et tout espoir de le voir se rétablir disparût : M. le directeur s'affaiblissait de plus en plus. Pendant les Vêpres on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, pensant qu'il ne passerait pas la nuit.

« Il vécut cependant jusqu'au lendemain. Mais la nuit fut très agitée. Il demandait et redemandait son bréviaire. Il fit à un moment sortir les séminaristes et la sœur de charité qui le veillaient et se leva seul, disant qu'il n'était plus malade. Mais il fallut le recoucher, car sa faiblesse était extrême. Vers 3 heures du matin il prit de bon appétit un peu de café et du pain. Mais après la messe de communion, à 6 heures, l'agonie commença. A 8 heures les élèves allèrent comme d'habitude au cours de théologie. Il était commencé depuis un quart d'heure quand on vint annoncer la mort du cher directeur. Un cri de douleur s'échappa de toutes les poitrines. Nous quittâmes aussitôt la salle de conférence pour aller à la chapelle réciter l'office des morts.

« On célébrait ce jour la fête de Notre-

Dame Auxiliatrice. Lui qui aimait la Sainte Vierge si tendrement, mourut un jour de fête de Marie¹⁾ et alla terminer au ciel le beau mois de mai. La dernière méditation qu'il nous avait faite était sur ces paroles : *Mater amabilis*. C'était le lundi précédent, et ce jour là il avait encore chanté la grand'messe dans la chapelle du séminaire avec une voix si forte et si sonore que nous en avons été étonnés.

« Le lendemain on fit un office dans notre chapelle qui n'avait jamais été parée si tristement : tout le chœur était tendu de noir, la chaire également, cette chaire d'où deux fois par jour il avait tant de fois, et avec tant de sainte ardeur, annoncé la bonne parole. C'est M. le grand-vicaire Marula qui chanta la grand'messe. Mgr Ræss donna l'absoute, et M. Sattler prononça l'éloge funèbre ».

Nous avons déjà cité l'un ou l'autre passage de ce discours. C'est le moment de le donner dans son intégralité, car comme dit

1) On se rappelle qu'il était né aussi un jour de fête de la B. V. Marie, le 21 novembre.

la *Revue catholique de l'Alsace*¹⁾, à laquelle nous en empruntons le texte, il résume parfaitement la vie et les vertus de M. Mechler.

« Messieurs.

« En présence de ce cercueil qui renferme les restes mortels d'un collègue, d'un confrère, d'un directeur chéri et vénéré, devant ce saint autel où vient d'être immolé pour le repos de son âme l'Agneau sans tache qui efface les péchés du monde, il convenait peut-être d'adorer en silence les desseins de Dieu qui nous a visités, et de consoler notre douleur par les pensées de la foi et de l'espérance chrétienne : *Ut non contristemini sicut ceteri qui spem non habent*; et cela d'autant plus que l'avenir nous est voilé et que les jugements de Dieu sont impénétrables. Cependant l'Esprit-Saint, tout en nous invitant à ne pas louer l'homme pendant sa vie, nous recommande de le louer après sa mort, et il nous en donne l'exemple en citant avec éloge les hommes vertueux qui ont honoré le peuple de Dieu sous l'ancienne Loi, inspirée par ce même Esprit. Saint Paul aussi exhorte les fidèles à se souvenir de leurs guides dans les voies de Dieu, et il leur dit d'imiter leur foi en considérant la belle fin qu'ils ont faite : *Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem*. La sainte Eglise continue ainsi à travers tous les âges d'animer ses enfants à la vertu en leur proposant pour modèles les hommes qui ont vécu dans cette terre d'exil, *tanquam luminaria, verbum vitæ continentis*.

« Vous vous attendiez tous, Messieurs, et vous surtout, jeunes Lévités du sanctuaire, vous vous attendiez à ce

1) Juin 1866.

qu'il ne fut point dérogé, dans la circonstance présente, à cette coutume si chrétienne, et quoique, pour notre part, nous eussions préféré nous édifier en silence de la vie si bien remplie, de la mort si touchante de notre cher défunt, nous avons dû à la hâte en recueillir du moins quelques souvenirs pour notre commune consolation.

« En parlant d'un grand docteur de l'Eglise, saint Grégoire de Naziance disait : *Athanasium laudans, virtutem laudabo*. N'est-il pas vrai, Messieurs, que nous aussi en louant notre cher défunt, nous ne ferons que louer la vertu, car elle était comme personnifiée en lui. Nous louerons le Dieu de toute vertu, puisque, selon l'expression des Livres Saints : *Qui adheret Domino, unus Spiritus est*.

« Nous ne pourrions nous étendre longuement sur les jeunes années de notre regretté défunt ; d'autres plus autorisés et qui furent ses maîtres dans la première période de sa vie, auraient pu vous retracer les belles qualités de son esprit et de son cœur. Nous n'avons pu remonter si haut ; mais si cet oracle de l'Esprit-Saint est vrai : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea*, je vous laisse à juger, Messieurs, par la vie sacerdotale de notre vénéré collègue, de ce que furent ses jeunes années. D'une famille qu'on aime tant à pouvoir appeler patriarcale, parce que ces familles tendent de plus en plus à disparaître, il y avait recueilli, comme le plus précieux héritage, la foi simple, la droiture, la crainte de Dieu. Vous l'avez tous connu comme le *vir simplex, rectus ac timens Deum*.

« Quelle a dû être sa vie de séminariste et de tout jeune prêtre, nous ne pouvons encore que le conjecturer par l'appel qui lui fut adressé de la part de ses supérieurs, et par suite duquel il dût entrer au séminaire comme

directeur à un âge où, loin de pouvoir diriger les autres, beaucoup ne savent point se conduire eux-mêmes.

« Et ici, Messieurs, dans cette maison, la pépinière du sacerdoce, le vestibule du sanctuaire, dans ces fonctions si délicates, si pénibles, si assujétissantes de directeur, qui de nous, pour parler seulement de ceux qui ont passé sous sa direction, qui de nous aurait pu lui refuser son estime et son affection ?

« Oui, nous pouvons le dire sans exagération, au séminaire il a été véritablement ce que saint Paul appelle l'homme de Dieu, *homo Dei*, l'homme du devoir, l'homme de la règle, règle vivante. Lui, l'homme qui pouvait commander, était l'homme de la parfaite obéissance ; lui, l'homme qui pouvait corriger, reprendre, il était l'homme de la douceur et de la charité ; lui, l'aîné de la petite famille du séminaire et par le temps et par la vertu et par l'autorité, il se faisait le serviteur de tous, il se mettait au-dessous de tous.

« Ah ! chers élèves du sanctuaire, si vous avez eu de l'estime et de l'affection pour votre vénéré directeur, et nous savons quels étaient vos sentiments à cet égard, ah ! nous vous en conjurons pour l'honneur de l'ordre lévitique et sacerdotal, pour la gloire de Dieu, pour la consolation du vénérable Pasteur de ce diocèse, pour le bonheur de vos maîtres, pour la paix de vos âmes, pour le bien spirituel des âmes qui doivent un jour vous être confiées, nous vous en conjurons par toute la sollicitude et par l'intérêt que vous portait votre paternel directeur, rappelez-vous son exemple. Il ne vous a jamais demandé que ce qu'il était le premier à pratiquer. Ou bien, dites-le nous, l'avez-vous jamais trouvé en défaut ?

« Homme de Dieu par sa tendre et douce piété envers tout ce que la religion a de plus saint et de plus auguste,

dans les fonctions publiques à l'autel, en chaire, au saint tribunal, dans la récitation du saint office; homme de Dieu par son application constante aux études sacrées; homme de Dieu par sa fidélité exemplaire à remplir tous les devoirs de sa charge, sans ménagement pour un corps affaibli et presque usé, il était sans aucune prétention. Jamais il ne s'attribuait aucun bien. Incapable de refuser le moindre service, il était délicat jusqu'au scrupule pour en demander. Nous l'avons vu, depuis des années, pouvant à peine se soutenir, remplir néanmoins tous ses devoirs comme un homme qui n'avait jamais connu les infirmités. C'est qu'il se proposait constamment de marcher sur les traces du Grand Prêtre éternel JÉSUS-CHRIST, à la suite des Apôtres et de tous les saints prêtres, charitable comme saint Vincent de Paul, doux comme saint François de Sales, zélé et régulier comme saint Charles Borromée, brûlant de l'amour de Dieu comme saint François-Xavier. Oh! qui nous retracerait dignement la crainte de Dieu dont il était pénétré, l'horreur qu'il avait du péché, la joie qu'il ressentait des joies et des consolations de la sainte Eglise de Dieu, l'affliction qui brisait son cœur, les gémissements de son âme quand il entendait parler des épreuves de l'Eglise, ou qu'il en parlait lui-même? Avec quelle sincérité il pouvait répéter chaque jour ces paroles du saint office : *Quomodo dilexi legem tuam, Domine, tota die meditatio mea est. Iniquitatem odio habui et abominatus sum.*

« Vous, entendiez hier au soir, chers élèves, des paroles nous semblaient tracer la fidèle image de votre vénéré directeur. On lisait dans l'*Imitation de Jésus-Christ* un passage du chapitre où il est question de l'admirable effet de l'amour divin, et, comme spontanément, nous l'appliquions à notre cher défunt : *Amans volat, currit*

et latatur . . . quia in uno summo super omnia quiescit, ex quo omne bonum fluit et procedit . . . Amor modum saepe nescit, sed super omnem modum fervescit. Amor onus non sentit, labores non reputat, plus affectat quam valet, de impossibilitate non causatur, quia cuncta sibi posse et licere arbitratur. Valet ad omnia et multa implet et effectui mancipat, ubi non amans deficit et jacet¹⁾.

« Nous avons vu cela, Messieurs, jusqu'aux derniers moments de cette vie si remplie. Malgré son extrême faiblesse, son complet épuisement, il ne cessait de veiller et de prier. Il ne lui est pas arrivé ce que les Livres saints nous rapportent d'un funeste trépas. Dans ses derniers moments l'oint du Seigneur n'a pas abandonné le bouclier des forts; il s'est armé de la vigilance et de la prière, et fortifié par l'onction sainte, comme un athlète généreux, il pouvait défier l'ennemi : *Quid hic astas? nihil in me, funeste, reperies . . .* JÉSUS, Marie, Joseph, c'étaient là les auxiliaires qu'il ne cessait d'invoquer; la croix était son étendard. *Ecce crucem Domini, fugite partes adversae.* Il avait rendu son âme à Dieu et il semblait que la prière ne fut pas encore expirée sur ses lèvres.

« Oh! grand serviteur de Dieu, ô noble cœur vraiment sacerdotal, nous allons nous séparer de votre dépouille mortelle. Nous avons la confiance que Dieu vous aura fait bon accueil comme à un homme fidèle. *Factus est in quae locus ejus et habitatio ejus in Sion.* Marie vous vous aura secouru, puisque vous rendiez votre âme à Dieu au jour où l'Eglise célèbre Notre-Dame du Bon-

1) Livre II, ch. V.

Secours. Ah! si vous pouvez quelque chose auprès de Dieu comme nous en avons la confiance, obtenez-nous la grâce qu'Elysée demandait un jour à son maître Elie: *Fiat spiritus tuus duplex super me*. Oui, obtenez-nous deux fois le bon esprit dont vous étiez animé, afin que, vivant fidèles à Dieu comme vous, notre âme meure de la mort des justes et que notre fin ressemble à la vôtre. Ainsi soit-il ».

« La cérémonie terminée, — nous reprenons ici le récit de M. Salzmänn — le cercueil resta à la chapelle jusque vers 11 heures. On fit alors une dernière absoute, et le cortège funèbre se mit en route pour la gare. Tout le séminaire et un grand nombre de prêtres de la ville suivaient la dépouille mortelle de M. Mechler, que son neveu accompagna aussitôt jusqu'à Wuenheim avec deux séminaristes, MM. Jules Gapp et Albin Grollemund ».

Le lendemain, 30 mai, M. le supérieur du séminaire, M. le professeur Bègue, avec une députation d'élèves¹⁾, partirent à leur tour pour Wuenheim. En route ils furent rejoints

1) M. Ernest Wernert, de 4^e année, M. Léon Chevalier, de 3^e année, MM. Albert Grad, Ferdinand Andrès, Joseph Kretz, Alphonse Meyer, de 2^e année, et M. Albert Salzmänn, de 4^e année. En route les rejoignirent deux autres séminaristes, Messieurs Grundler et Ackermann.

par les autres professeurs et des ecclésiastiques de la région. « Arrivés à Wuenheim à 9 heures et demie, nous eûmes le bonheur de voir encore une fois notre cher Père défunt. Par une attention délicate le commissaire de Strasbourg n'avait pas fait souder le cercueil de plomb¹⁾. La physionomie de notre cher directeur avait pris une expression vraiment céleste. Les joues étaient roses, la bouche entr'ouverte et souriante, avec une expression de béatitude que nous ne lui avions jamais vue de son vivant²⁾.

« A 10 heures commença l'office, auquel assistaient une quarantaine de prêtres, sans compter les séminaristes. Après le chant des Laudes, M. le chanoine de Wangen, curé de Soultz, adressa quelques mots aux fidèles. M. le supérieur Stumpf chanta ensuite la grand'messe, assisté de M. Bucher, curé

1) Aussi les gens du pays, tant de Wuenheim que de Berrwiller et de Soultz, purent-ils lui couper des mèches de ses rares cheveux pour les garder comme des reliques.

2) « Aujourd'hui, à une distance de 40 ans, ajoute en note l'auteur de ce récit, l'impression de cette figure remplie d'un bonheur céleste, est encore vivante dans ma mémoire ». Malgré la chaleur et le voyage, dit encore M. Salzmänn dans une lettre datée du jour de l'enterrement, « le corps était comme vivant, sans aucune putréfaction ».

d'Ammerschwihr. L'absoute fut donnée par le curé de la paroisse, M. Herr.

« Au cimetière, M. le professeur Simonis fit les adieux à notre vénéré Père dans les termes les plus touchants¹⁾, et ainsi se termina la cérémonie.

« Que la bénédiction que notre cher directeur donna à tout le séminaire quelques heures avant sa mort, demeure toujours sur nous ! »

Un homme *ordré* comme l'était M. Mechler devait avoir fait son testament. Il est daté du 22 mai 1859. Relevons-y seulement un legs important pour les pauvres, et cette autre disposition : « Je veux que mes livres soient vendus et que le prix soit employé pour l'église de Thierbach », ce pèlerinage de la sainte Vierge, voisin de Wuenheim, qui lui était si cher et où, pendant ses vacances, il se rendait presque tous les jours.

Les journaux d'Alsace²⁾ mentionnèrent

1) Nous n'avons malheureusement pas retrouvé cette seconde oraison funèbre de M. Mechler.

2) *L'Alsacien*, le *Volksfreund*, la *Revue catholique*...etc... Cette dernière disait : « Personne ne doute qu'il n'ait été un saint prêtre et qu'il ne jouisse de la présence de Dieu ».

la mort de M. Mechler. Citons ces quelques lignes de *l'Alsacien* du 29 mai, qui furent reproduites dans *l'Univers* de Paris du lendemain et qui résument bien le sentiment de l'opinion publique sur le saint directeur :

« Le Grand-Séminaire à éprouvé hier une perte incommensurable. M. le chanoine Mechler, directeur de cette maison depuis 34 ans, est décédé à huit heures et demie du matin entre les bras de ses collègues et de ses élèves. Pendant cette longue carrière il a formé plus de mille séminaristes à la pratique de ces vertus sacerdotales dont il était lui-même un type éminent. Sa parole pleine de l'onction des saints avait une vertu irrésistible; elle portait le feu sacré au plus profond du cœur de ses élèves. Ses exemples étaient dignes de ses instructions et contribuaient plus encore que ces paroles à faire aimer la piété et à la faire pratiquer. Sa tendre dévotion avait si bien pénétré sa nature toute entière, que son extérieur déjà était une prédication des plus éloquentes. Les personnes étrangères qui le voyaient pour la première fois disaient : « Mais voilà un saint ! » et plus on apprenait à le connaître de près, plus cette impression devenait profonde. Il était seul à ne point la partager. Avec cela travailleur infatigable, il est resté sur la brèche jusqu'au dernier moment. C'est au milieu de l'exercice de ses pénibles fonctions que la maladie est venue le trouver, jeudi dernier, pour éteindre en quelques jours ce reste de feu vital qui était demeuré en lui. Le sentiment universel à la nouvelle de sa mort a été celui-ci : C'est un saint prêtre de moins sur la terre et un saint de plus au ciel ».